YALE UNIVERSITY
LIBRARY

THE LIBRARY OF THE
DIVINITY SCHOOL

A Monsieur le Professeur et Madame Vicnot

respectueux hommage.

J. Delpech.

Paris déc. 1913.

J. DELPECH

LE CHRISTIANISME EN KORÉE

LE CHRISTIANISME EN KORÉE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

EN DÉCEMBRE 1913

PAR

JACQUES DELPECH

BACHELIER ÈS LETTRES

Pour obtenir le Grade de Bachelier en Théologie

PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRESSION

21, Rue Ganneron

1913

LIBRARY OF THE YALE DIVINITY SCHOOL NEW HAVEN, CONN.

MS2
D385c

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE DE MONTAUBAN

MM. C. Bruston, ✻, I. ✿..... Doyen honoraire.

F. Leenhardt, I. ✿..... Professeur honoraire.

A. Westphal, A. ✿..... Professeur honoraire.

Professeurs.

E. Doumergue, I. ✿, doyen..... Histoire ecclésiastique.

F. Montet, A. ✿..... Grec du N. T. et Patristique.

H. Bois, I. ✿, assesseur..... Théologie systématique.

L. Maury, A. ✿, secr.-trésorier..... Théologie pratique et questions sociales.

E. Bruston..... Exégèse. Critique et Théologie biblique de l'A. T.

A. Arnal..... Exégèse, Critique et Théologie biblique du N. T.

L. Perrier..... Sciences et Philosophie.

Examinateurs.

MM. H. Bois, *Président de la soutenance.*

L. Maury.

L. Perrier.

La Faculté ne prétend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du Candidat.

INTRODUCTION

Depuis plusieurs années, l'étude des missions m'a attiré, et plus je m'y suis consacré, plus j'ai été captivé. Il était donc naturel que je cherche un sujet de thèse dans cet ordre d'idées. J'ai découvert la Korée dans un petit livre « Korea for Christ » que m'avait prêté M. le pasteur Allégret. Dès lors, ma curiosité s'est éveillée pour ce petit peuple et, avec l'approbation, les conseils et l'aide de M. le professeur Bois, à qui je tiens à exprimer ici ma reconnaissance pour tout ce que j'ai reçu auprès de lui, je me suis mis à entrer en contact avec les Koréens. J'avais rêvé de rendre ce contact plus effectif et vivant en allant moi-même passer quelques mois auprès de mes amis inconnus. Mais, l'homme propose et Dieu dispose, ce rêve n'a pas pu se réaliser. Le lecteur voudra bien excuser le tour impersonnel de bien des choses dans ce travail ; je lui demande de ne chercher dans ces quelques pages que l'expression d'une âme qui veut manifester son intérêt pour d'autres âmes.

Novembre 1913.

3-20-47

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LE PAYS

---

§ 1. *Géographie.*

En 1889, des journaux du Canada répandaient la nouvelle que la femme d'un docteur missionnaire en Korée avait été jetée en prison et devait être pendue pour avoir prêché l'Evangile. Un vénérable pasteur, ému par cette détresse, pria le dimanche matin pour cette sœur en péril et il ajoutait : « Tu sais, Seigneur, que la Korée est une île dans l'océan Pacifique... » (1). L'auteur d'un ouvrage important sur la Korée (2), avant de quitter l'Amérique en 1894, fit deviner à ses amis la position géographique de cette terre lointaine ; la mer Noire et la Méditerranée revenaient souvent dans leurs réponses, il leur semblait vaguement que la Korée était dans l'archipel de Grèce !

(1) Fenwick : *The Church of Christ in Korea*, p. 9. New-York, 1911.
(2) Isabella Bird Bishop : *Korea and her Neighbors.* Londres, 1897.

Ces petites erreurs nous font sourire aujourd'hui, car, pendant la guerre russo-japonaise, nous avons été habitués à regarder une carte d'Extrême-Orient, et nous savons que la presqu'île de Korée, située environ entre les 34e et 48e degrés de latitude nord et entre les 122e et 128e degrés de longitude est, se trouve rattachée au nord à la Mandchourie, et s'avance vers le sud, séparant la mer du Japon à l'est de la mer Jaune à l'ouest.

L'ignorance dont la Korée a été l'objet, s'explique en partie si l'on songe que ce pays est resté strictement fermé à toute influence étrangère jusque vers 1880. Cet état d'isolement complet dans lequel les Koréens se sont maintenus depuis des siècles leur a valu le nom de « nation ermite ».

« Le nom de Korée (1), usité en Occident, est la survivance d'une dynastie tombée en 1391. Le nouveau roi, le général Yi-Taï-tjo, en s'installant à Song-do, la capitale d'alors, envoya une ambassade en Chine pour expliquer son accession au trône, et demander un nouveau nom pour son royaume. Il voulait appeler le pays « Terre de la Clarté matinale », puisqu'il se trouve à l'orient asiatique, ou « Pays de la Paix harmonieuse ». Mais la cour de Chine répondit que l'ancien nom de

(1) L'orthographe des noms propres est variable à l'infini, chaque auteur a la sienne, cependant pour la Korée le *K* est employé par la grande majorité, et nous nous y sommes conformés.

« Chosen » qui datait du temps de Tane-Koun (personnage mythique qui commence l'histoire de Korée en 2332 av. J.-C.), était préférable » (1). C'est ce nom qui tend maintenant à devenir officiel. Des expressions poétiques comme « pays de la fraîcheur matinale » servent souvent encore à désigner cette contrée.

L'aspect accidenté du pays frappe tous les voyageurs ; les collines succèdent aux collines, « san way you san san pool chin » disent les Koréens, ce qui veut dire : « par delà les collines, collines encore, collines sans nombre » (2). L'orographie générale de la presqu'île est cependant très simple. Au nord, le Paik-tu-san (montagne à la Tête blanche) est le point de départ d'une chaîne de montagnes qui se répand vers le sud, suivant d'assez près la côte est, puis bifurque vers la pointe sud-ouest. Tandis que le versant oriental est assez abrupt, du côté de l'occident s'étalent de nombreux contreforts qui donnent au pays cet aspect houleux.

Le Paik-tu-san donne naissance à deux fleuves qui forment la limite nord de Korée ; l'un, le Tumen, se dirige vers le nord-est, tandis que le Yalu vient se jeter au sud-ouest dans la mer Jaune. Sauf le Tumen, les principaux fleuves sont sur le versant occidental : le

(1) Bourdaret : *En Corée*, p. 34. Plon-Nourrit. Paris, 1904.

(2) James S. Gale : *Korean Sketches*, p. 11. New-York, Fleming H. Revell C°, 1898.

Nak-Tong, qui se jette dans le détroit de Korée, près de Fusan ; le Han, qui passe à Séoul, et le Taï-Tong, qui arrose Pyeng-Yang. Les fleuves du nord, en raison des forêts denses, ont un régime constant, tandis que ceux du sud sont sujets à des crues considérables et rapides pendant la saison des pluies.

Les voies de communications ne sont pas encore très nombreuses, elles sont pourtant suffisantes pour mettre Séoul en rapport direct avec le monde entier. Une voie ferrée traverse la Korée dans toute sa longueur, de Fusan à Wi-ju, passant par Séoul et Pyeng-Yang et se reliant au nord avec le Transsibérien, de sorte que Séoul se trouve maintenant à environ 13 jours de Paris. Un tronçon unit la capitale à son port Chemulpo, sur la mer Jaune ; un autre tronçon la fera bientôt communiquer avec Won-san, excellent port sur la mer du Japon.

En dehors des chemins de fer, on voyage à cheval ou à pied sur des routes qui ne méritent pas ce titre tant elles sont mauvaises, couvertes en été d'une épaisse couche de poussière qui se transforme l'hiver en une boue immonde. Souvent, ces routes sont de simples pistes suivies par des animaux et utilisées par les hommes. Les ponts sont rares, et quand il y en a, ils ne résistent pas longtemps à la violence des crues.

La navigation fluviale n'est pas très développée,

les fleuves n'offrent que de petits parcours au trafic des sampans ou des jonques, seul le Han serait susceptible, avec quelques travaux pour couper des rapides, de présenter une voie navigable de 250 kilomètres.

Un réseau télégraphique complet couvre le pays, il a supprimé un usage antique et pittoresque : à la nuit, on voyait s'allumer de colline en colline un feu, et cette longue chaîne de lumières vacillantes, partie de Séoul, gagnait les extrémités du royaume, disant ainsi au roi que ses sujets reposaient en paix.

Les villes sont peu nombreuses, quelques ports sur les côtes et, échelonnés sur la voie ferrée, plusieurs centres importants d'origine ancienne.

Séoul devint capitale en 1394. Le roi Yi-Taï-tjo, qui succéda à la dynastie de Ko-ryo (Korée), désirait non seulement changer le nom de son royaume, mais encore avoir une capitale bâtie par lui-même. Le choix d'une capitale est chose délicate, de même que pour l'emplacement d'une tombe, il faut s'en référer à la science des géomanciens. Après plusieurs tâtonnements, le bonze Mou-hak, chargé de désigner la nouvelle capitale, indiqua Han-Yang, la Séoul (1) actuelle, comme étant le point favorable. « En règle générale, pour qu'une ville soit dans une situation heureuse, il faut

(1) Séoul est employé à tort pour désigner Han-Yang ; il signifie simplement « la capitale ».

qu'elle s'étale dans le fond d'une vallée traversée par un fleuve, de préférence coulant à l'est ; qu'elle soit dominée par une montagne au nord, une autre au sud, et des collines à l'est et à l'ouest. Séoul réalise toutes ces conditions.

Dès la fin de l'année 1394, le palais de Kiong-bok, ainsi que le temple des Tablettes ancestrales étaient terminés, et la cour venait s'installer à Han-Yang, à 80 kilomètres au sud de Song-do, l'ancienne capitale.

Immédiatement, avec le concours de deux cent mille hommes, les murs de la capitale furent élevés sous la direction de Cho-Cheung, en neuf ou dix mois. Ce sont les murs actuels qui donnent à la ville un air de forteresse imprenable » (1). La muraille est percée de huit portes qui, chacune, a un nom spécial : à l'ouest, porte de la Ferme-Droiture ; à l'est, porte de l'Humanité-Élevée ; au sud, porte de la Haute-Cérémonie ; au nord, porte de la Solennelle-Tranquillité ; au nord-ouest, porte de la Brillante-Loyauté ; au sud-est, porte des Morts, ou porte de la Royale-Splendeur ; les deux suivantes sont seules autorisées au passage des convois funèbres, c'est la porte de la Sortie-de-la-Royale-faveur à l'est, et la petite porte de la Droiture-Éclatante à l'ouest, par laquelle doivent passer les condannés aux exécutions.

(1) Bourdaret, *op. cit.*, p. 36.

« Celui qui arrive à Séoul par la colline du Nam-San aperçoit, entre les arbres, un grand village aux toits de chaume. Il a d'abord peine à croire que ces cabanes enfumées soient la capitale de la Korée. Mais l'immense étendue qu'elles couvrent et la ceinture de remparts et de portes monumentales qui les enveloppe ne laisse aucun doute : Séoul est à nos pieds, et c'est une paysanne qui ne paye pas de mine. Pourtant, les chaumières ont un air bon enfant ; elles annoncent une grande pauvreté, mais ne sont pas tristes. Une lumière extrêmement pure et délicate baigne ce visage de pauvresse et en détaille tous les contours.

« Epaisses et basses, les couvertures des toits se recroquevillent au soleil comme des chattes, elles semblent couver de très douces vies familiales ; les rues font des détours capricieux, et les angles des logis les font dévier ; quelques grandes chaussées traversent de part en part la capitale et tracent dans les quartiers confus de belles lignes droites (1). »

Sous l'influence des idées modernes d'hygiène, Séoul a subi de grandes transformations. Dans deux chapitres intéressants (2), Mrs. Bischop montre la capitale telle qu'elle l'a vue pour la première fois en 1894, et telle qu'elle l'a retrouvée trois ans plus tard, complète-

(1) G. Ducrocq : *Pauvre et douce Corée*, p. 1.
(2) Bishop, *op. cit.*, ch. I., p. 40, et ch. XXXVI, p. 435-437.

ment changée. Les rues, tortueuses et étroites, dans lesquelles deux animaux chargés ne pouvaient se croiser, où croupissaient des eaux destinées à un égout absent, qui servaient aux ébats d'une multitude d'enfants à moitié nus, ont été remplacées par des voies plus larges et plus saines. Les Koréens ont eu le bon goût d'opérer ces améliorations urgentes sans abandonner leur architecture et leur caractère ; à part le quartier des légations étrangères, où sont aussi les sièges des Sociétés missionnaires, Séoul ne s'est pas européanisée. Mais elle a cependant adopté l'usage de l'électricité : tramways électriques, lumière électrique, téléphone, tout cela fonctionne dans la capitale. Malgré ces progrès réels, la malpropreté de la ville frappe encore désagréablement les étrangers. Le missionnaire Gale écrit en 1898 : « Vue de loin, Séoul est considérée comme une des villes les plus pittoresques d'Extrême-Orient, mais vue en détail, elle contient une foule de choses qui font frissonner (1). » A maintes reprises, M. Bourdaret, qui écrit en 1904, signale l'état lamentable de la voirie (2).

Le centre de Séoul est occupé par le quartier marchand de Chong-no, où se trouvent, outre les nom-

(1) J. Gale : *Korean Sketches*, p. 15.

(2) Depuis l'annexion de la Korée par le Japon, les travaux d'assainissement ont fortement progressé.

breuses boutiques, deux curiosités remarquables : la pagode de marbre apportée vers 1350, exécutée à Nanking et offerte par un roi de la dynastie mongole au roi de Korée, à l'occasion de son mariage avec sa fille. La « grosse cloche » qui a toute une histoire. Installée dans une cage de bois rouge coiffée à la chinoise, sur le carrefour central, elle a, pendant cinq siècles, ouvert et fermé les portes de la ville et fait entendre sa grande voix aux habitants. On raconte que, pendant la construction de la muraille, on découvrit une petite cloche ; Yi-Taï-tjo, fondateur de la dynastie actuelle, ordonna la fonte d'une grande cloche qui, placée au centre de la ville, servirait à perpétuer le souvenir de son règne, et à rappeler pendant dix mille fois dix mille ans que Yi-Taï-tjo fut le premier, le grand roi de la dynastie.

« Les magistrats dans les districts reçurent l'ordre de percevoir un impôt spécial sur tous les habitants, hommes et femmes, afin de couvrir les frais de ce grand travail. Pendant la collecte de cet impôt, il se trouva une maison dans laquelle l'homme préposé à cet office vit une pauvre femme avec un petit enfant de trois ou quatre ans. A sa demande, elle répondit : « Je n'ai que lui au monde ; voulez-vous donc que je vous le donne ? » Le collecteur se retira et raconta l'incident. Quand on eut recueilli l'argent nécessaire, on fondit la cloche avec

tous les soins possibles, mais elle se fendit à l'air. On recommença, elle se fendit encore. Finalement, le roi offrit une grande récompense à celui qui pourrait couler la cloche sans accident. Quelqu'un s'offrit, mais à la condition que l'on rechercherait la femme qui n'ayant pu donner des sapèques avait proposé son enfant. On la trouva et elle dut donner son fils qui fut précipité dans le métal en fusion. Cette fois, l'opération eut un plein succès, la cloche fut terminée sans autres incidents et placée à Chong-no. Mais les habitants disent que, lorsqu'elle fait entendre sa voix profonde dans la cité silencieuse, on entend distinctement l'enfant crier : « He mi lei, He mi lei ! » ce qui veut dire : « C'est la faute de ma mère ! »

« Depuis la guerre japonaise, les Koréens, hommes et femmes, peuvent sortir librement en ville, tandis qu'auparavant, une heure après le coucher du soleil, la cloche sonnait vingt-huit coups, et en les entendant, les hommes hâtaient le pas vers leur demeure, sinon les inspecteurs de police les arrêtaient, les gardaient une nuit en prison, et ne les relâchaient le lendemain qu'après une distribution de dix coups de bâton. Cette mesure avait pour but de livrer la ville aux femmes qui, n'ayant plus à craindre la rencontre des hommes, devenaient pendant quelques heures les maîtresses de la cité. A minuit, la cloche sonnait de nouveau trente-trois

coups, les portes de la ville se rouvraient, et la journée nouvelle commençait (1). »

De Chong-no part la rue du Sud, une des artères principales de la ville ; là, au milieu des flâneurs innombrables, se croisent les tramways électriques et les bêtes de somme nonchalantes, chargées de lourds fardeaux, tandis que, dans les boutiques, c'est un va-et-vient constant d'acheteurs ou simplement de badauds. Chaque métier occupe, comme chez nous au moyen âge, une place spéciale. Les chaudronniers ont leur rue, ainsi que les quincailliers ; il y a la place des chapeliers et le marché aux soies ; les cordonniers se divisent en plusieurs branches : ceux qui font de simples espadrilles, ceux qui cousent des souliers de soie, et ceux qui taillent dans le bois les hautes galoches, « les patins contre la boue, qui obligent les Koréens à traverser les rues avec la lenteur et la gravité des cigognes (2). »

Si nous avons insisté un peu longuement sur Séoul, c'est qu'on peut bien dire en un sens que Séoul est la Korée. Elle n'est pas seulement la capitale, la ville la plus peuplée avec ses 450.000 habitants, et le siège du Gouvernement, mais elle est le centre de toute l'activité, tant artistique et littéraire que commerciale. Pour permettre son trafic important, Séoul est en relation étroite

(1) Bourdaret, *op. cit.*, p. 91.
(1) Ducrocq, *op. cit.*, p. 24.

avec son port, Chemulpo. D'un accès difficile et ne présentant pas une sécurité absolue, il est cependant appelé à occuper une place de premier ordre en raison de son voisinage avec la capitale.

Fusan, au sud, est le point terminus du chemin de fer, et forme le trait d'union avec le Japon.

Wonsan enfin, sur la côte orientale, offre aux navires un abri sérieux dans la mer du Japon et a, sur Vladivostok, l'avantage de ne pas être bloqué par les glaces.

Quand on arrive à Song-do, l'ancienne capitale, on pourrait se croire dans une mauvaise réduction de Séoul ; grande ville aux toitures basses, entourée de murailles. Mais à part son marché important de céréales et de ginseng, on sent une ville déchue de sa grandeur passée ; les temples bouddhistes, nombreux du xe au xive siècles, ont été détruits, et l'ancien palais en ruines disparaît sous les champs de ginseng. Les habitants de la ville conservent encore une rancune inaltérable vis-à-vis de la dynastie actuelle. Leur mécontentement se manifeste par le port du grand chapeau de paille réservé en général aux paysans.

Citons enfin, comme ville importante, et présentant un grand intérêt historique, Pyeng-Yang. Située au nord, sur la rive droite du Taï-Tong, la cité s'élève sur les rochers qui surplombent le fleuve ; elle est envi-

loppée de murailles qui, parties de la rive, escaladent les collines et, par un long arc de cercle, reviennent s'appuyer à la rive.

« C'est par ce fleuve, sillonné maintenant par de nombreuses jonques de commerce et de bateaux à vapeur, que Ki-tse, le grand civilisateur, vint établir sa capitale à quatre-vingts kilomètres de l'embouchure. Jusqu'au xe siècle, Pyeng-Yang fut la capitale du royaume de Ko-kou-ryo. De tout temps elle fut le théâtre de sanglantes batailles. Au xvie siècle et au xixe, Mandchous, Chinois et Japonais s'y livrèrent des combats meurtriers (1). »

Pyeng-Yang compte actuellement 50.000 habitants; c'est une ville assez corrompue, on dit que c'est elle qui fournit à la capitale ses meilleurs soldats, son mobilier et ses danseuses pour les fêtes de l'empereur.

Le climat de Korée n'est pas ce que laisserait supposer sa situation géographique. Fusan se trouve sous la même latitude que Tanger, et Wonsan sous celle de Madrid environ. L'été est très chaud et l'hiver très froid ; le thermomètre passe à Séoul de +25° à —7°, en janvier il peut même atteindre —23°. Le sud de la péninsule et la côte est sont doués d'un climat moins rigoureux. La baie de Wonsan est libre de glaces, tandis que les fleuves gèlent sur la côte occidentale. La saison des

(1) Bourdaret, *op. cit.*, p. 310.

pluies (juillet) dure six à huit semaines, pendant lesquelles c'est un déluge. Mais ce climat rigoureux et continental est cependant extrêmement sain, l'atmosphère est pure et lumineuse.

Les ressources économiques sont encore peu connues et mal exploitées. La nature volcanique du pays et les quelques affleurements de gisements miniers ont cependant permis la découverte d'un certain nombre de minerais : or, argent, plomb, cuivre, fer, étain, manganèse, mercure et anthracite. Le caractère sacré des collines et des montagnes, résidences de mauvais esprits, avait empêché les Koréens de procéder à une exploitation quelconque. Depuis l'arrivée des blancs, il n'en est plus ainsi, et peu à peu, le pays dévoile les richesses qu'il avait conservées cachées, même pour ses habitants.

La culture est en somme la grande ressource des Koréens et ici il faut mettre en première ligne le riz. « La Korée, dit M. Gale, est le pays du riz. On trouve des haricots, des lentilles, du millet, du blé et d'autres céréales ou légumes, mais ils passent inaperçus à côté du riz (1). » Pendant longtemps, les impôts ont été payés en riz. Les fruits sont variés et abondants, mais en raison des fortes pluies de l'été, ils ont un goût insipide et aqueux. Une culture très spéciale à la Korée, et

(1) J.-S. Gale : *Korea in transition*, p. 8. New-York, 1909.

qui fait la richesse de la région de Song-do, est celle du ginseng. Le ginseng rouge est spécialement recherché par les Chinois ; cette plante, si appréciée en Extrême-Orient, est considérée comme le meilleur des toniques ; la racine seule est utilisée. Cette culture a été monopolisée par le gouvernement de Korée qui en tire de gros revenus. Les Koréens ont toute la journée une petite pipe très longue à la bouche, le tabac est donc aussi un objet de culture.

Grands amateurs de fleurs, ils possèdent toutes les variétés possibles. Pendant la saison, les champs sont émaillés de primevères de Chine, de lis de différentes espèces, de pivoines et de plantes inconnues en Europe. Au printemps, les collines deviennent rouges de rhododendrons et d'azalées. Il est remarquable de voir combien tous, jusqu'aux plus pauvres, veulent avoir une plante, et avec quels efforts ils lui conservent la vie. On peut dire que chaque chaumière a sa fleur.

Pour le seconder dans ses travaux, le paysan possède du bétail, une race magnifique de bœufs. Ils servent à labourer, à porter de lourdes charges et à tirer les chariots ; il est à remarquer que les Koréens ne font pas usage du lait de vache, pas plus que du lait de chèvre. L'élevage du mouton est interdit, seul l'empereur en a un certain nombre pour les sacrifices. Par contre, les porcs pullulent. Un animal domestique qui

ne passe pas inaperçu est le poney. De petite taille, très vif, très entêté, parfois même méchant, il a le pied merveilleusement sûr dans les montagnes. Il constitue, avec la chaise portée à bras d'hommes, le seul moyen de transport en dehors de la voie ferrée. C'est à dos de poney que les voyageurs et les missionnaires font leurs tournées dans le pays. Nombreuses sont les aventures qui arrivent avec ces bêtes au caractère étrange.

Les animaux sauvages tiennent aussi leur place en Korée ; le tigre, redouté à juste titre, commence à disparaître ; on le trouve encore dans les montagnes. Lorsqu'il est affamé, il vient rôder autour des villages et pénètre même dans les huttes, emportant ce qu'il trouve ; on raconte que des tigres sont entrés à plusieurs reprises dans les murs de Séoul. Les léopards sont surtout dangereux pour la basse-cour. Il y a aussi des animaux qui, pour être petits, n'en sont pas moins désagréables aux voyageurs obligés de s'arrêter la nuit dans des auberges malpropres : ils y sont la proie d'insectes de toutes sortes et de vermine. L'unanimité sur ce point est absolue chez tous les auteurs. Les côtes sont très poissonneuses, des pêcheries importantes se sont constituées et les barques arrivent de Chine et du Japon pour pêcher pendant la saison.

Disons, pour terminer ce rapide aperçu géographique, que la population est estimée au minimum à

10 millions et au maximum à 14 millions. Jusqu'en 1898, le pays était divisé en 8 provinces ; à cette époque, le nombre des provinces a été porté à 13, comprenant un total de 130 comtés.

§ 2. *Histoire.*

Les grandes étapes de l'histoire coréenne peuvent en somme se ramener à trois noms de villes : Pyeng-Yang ; Song-do ; Han-Yang (Séoul).

C'est à Pyeng-Yang que, suivant la légende, le Créateur du ciel vint se fixer en 2333 av. J.-C. et régna environ mille ans. C'est à Pyeng-Yang que vint aborder, en 1122 av. J.-C., Kitse, un ministre de Chine sage et intelligent, chassé par une révolte du Palais. Il était suivi de fidèles amis et il fonda le royaume de Chosen. Il apporta, avec les premiers éléments de la civilisation, une ébauche de gouvernement ; il donna au pays une loi qui fit régner la paix et l'ordre. Ses descendants dirigèrent le royaume jusqu'en 193 av. J.-C. A cette époque, une querelle avec la Chine obligea Kijun, le dernier roi, à s'enfuir vers le sud de la péninsule, divisée alors en trois tribus vivant à l'état sauvage. Sous l'influence de la civilisation venue du nord, ces tribus se développèrent et des États se constituèrent aux environs de l'ère chrétienne : Silla, à l'est, en 57 av. J.-C. ; Korai, au

nord, en 35 av. J.-C., et Pekche, à l'ouest, en 16 av. J.-C.

L'histoire de ces trois royaumes va être jusqu'en 935 l'histoire de toute la Korée.

Korai, d'abord, profitant de l'anarchie qui régnait en Chine, grandit en puissance ; mais elle est envahie à plusieurs reprises par les hordes chinoises. Elle cherche alors à s'allier à sa voisine Pekche pour combattre Silla qui subissait l'influence de la Chine. Cette aventure ne réussit pas à Pekche qui perd son indépendance ; dans un dernier effort, Pekche essaie de se libérer du joug chinois en appelant les Japonais à son aide, mais cette tentative aboutit à un désastre et Pekche disparaît en tant que royaume ; ses habitants émigrent en masse vers le Japon.

Korai, à son tour, prise entre la Chine et Silla, ne tarde pas à tomber aux mains de la Chine. La plupart des habitants, préférant le joug de Silla à celui de la Chine, vinrent se fixer dans le sud et fournirent ainsi un puissant contingent de soldats à leur ennemie de la veille.

Restée seule dans la péninsule, Silla eut des démêlés avec la Chine, mais sa ruine fut surtout causée par la décadence morale de sa cour. Des aventuriers surgissaient sur tous les points du royaume ; l'un d'eux avait sous ses ordres un jeune lieutenant, Wang Kien, descen-

dant de l'ancienne maison royale de Korai. Un prêtre bouddhiste, débauché et cruel, s'était emparé du pouvoir. Les soldats se mutinèrent, le firent disparaître et proclamèrent roi des provinces du nord Wang Kien leur chef. Une courte lutte avec les provinces du sud laisse bientôt Wang Kien roi incontesté de toute la péninsule. A partir de cette date, 935, la Korée se trouve constituée avec ses frontières actuelles. La capitale choisie par le premier roi de la dynastie des Wang fut Song-do.

Pendant 450 ans environ, Song-do resta la capitale jusqu'à ce que la dynastie des Wang fut changée par celle de Yi.

« Wang Kien se montra non seulement bon général, mais aussi habile administrateur. Il organisa le pays, fit des réformes utiles, institua le système d'examens en vigueur jusqu'à ces dernières années, s'occupa de protéger les agriculteurs et les commerçants, et favorisa l'expansion du bouddhisme (1). » Ce fut l'âge d'or du bouddhisme koréen ; les prêtres de cette religion devinrent de plus en plus puissants et abusèrent même de cette autorité, commettant parfois des actes de violence. Opposés à cette force cléricale, se trouvaient les mandarins civils et militaires, dont les sympathies religieuses allaient graduellement vers le confucianisme qui pénétrait peu à peu de Chine en Korée. Les succes-

(1) Joseph-H. Longford : *The Story of Korea*, p. 104. Londres, 1911.

seurs de Wang Kien n'eurent pas tous ses qualités, et la misère était assez grande dans le pays ; mais la situation de la péninsule devint surtout lamentable par les invasions successives qu'elle eut à subir. La plus importante fut celle de Genghis Khan, en 1213 ; le roi de Korée se déclara vassal du grand chef mongol. « Pendant plus d'un demi-siècle, le pays fut sous la domination mongole. En 1281, le petit-fils de Genghis Khan entraîna de force les Koréens dans une expédition malheureuse contre le Japon. De là date la haine des Japonais à l'égard de leurs voisins ; ils eurent constamment des pirates pour faire la chasse aux jonques koréennes (1). »

Au contact de la cour mongole, la dynastie des Wang était tombée dans une décadence complète. Un changement de dynastie s'était opéré en Chine, un Ming était au pouvoir, et cet événement devait faciliter le changement inévitable qui se produisit en Korée l'année 1392.

Yi-Taï-tjo, chef des armées koréennes, s'occupait très activement de préserver les côtes contre les incursions constantes des pirates japonais, tandis que le roi végétait misérablement. Au cours d'une expédition dans le nord, follement envoyée pour attaquer la Chine, il conspire, revient à Song-do, dépose le roi, traite avec l'empereur de Chine, et installe sa dynastie sur le trône.

(1) Daniel Gifford : *Every day life in Korea*, p. 33. Chicago, 1897.

Il change de capitale et choisit Han-Yang (Séoul).

Aussi sympathique que Wang-Kien, Yi-Taï-tjo fonda une dynastie qui devait durer jusqu'à nos jours. Il fit d'importantes réformes, et ses successeurs immédiats, au lieu de détruire son œuvre de relèvement, surent la poursuivre avec intelligence.

C'est ainsi que l'un d'eux, en 1403, alors que l'imprimerie était déjà connue en Korée, bien avant l'Europe, eut l'idée de perfectionner cet art en utilisant des caractères en cuivre et fit faire des essais à ses frais. « Il est nécessaire, disait-il, que l'instruction puisse se répandre largement (1). »

Pendant deux siècles, les souverains de Korée se montrèrent forts et capables ; vassaux de la Chine sans doute, mais indépendants. Ils avaient fait régner la paix, que les incursions des pirates japonais avaient seules troublée. La civilisation avait fait de grands progrès ; l'instruction était répandue dans toutes les classes élevées, tandis que les artisans atteignaient un degré de rare perfection dans leurs différents travaux. Le peuple vivait dans l'aisance et dans une sécurité absolue. Trop grande, peut-être ; l'armée était négligée. L'état du Japon était au contraire, à cette époque, bien différent ; en proie aux guerres civiles, gouverné par un empereur, mais en fait, livré aux mains d'un grand

(1) Longford, *op. cit.*, p. 128.

aventurier, Hideyoshi. Son autorité une fois établie, il fallait trouver une occupation pour ses troupes avides de nouveaux combats, c'est alors qu'il songea à conquérir la Chine ; la Korée ne devait être qu'un incident dans cette conquête. Ses armées débarquent dans la péninsule en 1592, l'une commandée par Kato, général dévoué à la religion bouddhiste, l'autre par Konishi, général converti au catholicisme romain qui, depuis la venue de saint François-Xavier, avait de nombreux adeptes au Japon. Ces deux généraux, animés d'une grande rivalité, firent une véritable course à travers la Korée, qui n'opposa du reste aucune résistance. La cour s'était enfuie de Séoul et avait gagné en toute hâte Pyeng-Yang. Privés de renforts par une défaite navale que l'amiral Yi-Sun-sin avait infligé à leur flotte, les Japonais ne pouvaient prolonger leur marche triomphale. Parvenus à Pyeng-Yang, ils durent battre en retraite et les débris de leur armée regagnèrent le Japon. En 1597, nouvelle invasion pour punir la Korée ; cette tentative ne fut pas plus heureuse que la première, elle aboutit à un désastre naval au cours duquel Yi-Sun-sin fut mortellement blessé, mais, avant de mourir, il vit son pays victorieux débarrassé de ses ennemis.

A la suite de ces événements, quelques navires japonais furent autorisés à venir chaque année à Fusan apporter leurs marchandises.

Au XVIIe siècle, une puissance nouvelle prend place en Extrême-Orient : les Mandchous. D'abord en lutte avec la Chine, ils envahissent en 1627 la Korée, puis font une alliance avec elle. Alliance de courte durée car, en 1636, la péninsule subissait une seconde invasion, mémorable par les actes de sauvagerie des Mandchous.

Au cours du XVIIIe siècle, le calme revint et l'année 1730 fut marquée par de nombreuses réformes sociales. C'est pendant ce siècle que le catholicisme pénétra dans le pays ; nous donnerons plus loin quelques détails sur son installation et les persécutions dont les chrétiens furent l'objet.

La Korée conserve son attitude vis-à-vis des étrangers ; en 1847, deux vaisseaux de guerre français, la *Gloire* et la *Victorieuse*, viennent échouer sur la côte koréenne ; les équipages sont recueillis, soignés et nourris, puis aussitôt renvoyés sur un vaisseau anglais qui se trouvait dans ces parages. Peu de temps avant cet incident, la France avait écrit pour demander réparation de la mort de plusieurs prêtres exécutés au cours d'une persécution. Le gouvernement répondit que ceux-ci ayant revêtu un costume et pris un nom koréens, il les avait jugés comme des sujets ; qu'au reste on leur avait demandé de se retirer, mais qu'ils s'y étaient refusés. Légalement, ces raisons étaient valables. La France, néanmoins, ne se déclara pas satisfaite, et elle

aurait envoyé une expédition sans les événements de 1848.

A la mort de Chul-Jong, la reine Cho nomma roi un enfant de 12 ans qui régna jusqu'à l'annexion de la Korée par le Japon. Son père, Taiwunkun fut régent ; homme d'une forte personnalité, mais violent, il était incapable de discerner les signes des temps. Ses deux grandes erreurs furent de croire qu'il pourrait extirper le christianisme par la force, et qu'il parviendrait à empêcher l'accès du royaume aux étrangers. La première de ces erreurs amena la grande persécution de 1866. A cette époque, une expédition française fut repoussée. En 1871, ce fut le tour d'une expédition américaine. Un monument fut élevé à Séoul sur lequel étaient inscrits des anathèmes contre quiconque proposerait la paix avec une puissance étrangère (1871).

C'était le temps où le Japon s'ouvrait d'une façon merveilleuse à la civilisation occidentale, ce mouvement eut un contre-coup en Korée et le régent dut se retirer et laisser le roi, devenu majeur, prendre la direction du royaume. Une ère nouvelle s'ouvrait.

En 1876, un premier traité étranger est signé avec les Japonais, les deux pays font échange d'ambassade. En 1880, une fraction dite de radicaux, formée de jeunes enthousiastes, pensait, sous l'influence des Japonais, transformer en peu de temps leur pays. C'était là

une erreur, la famille Min, au pouvoir depuis la majorité du roi, tout en étant à la tête du mouvement progressiste, ne voulait pas brûler les étapes. Voyant que les radicaux s'appuyaient sur les Japonais, elle se tourna vers la Chine et c'est ce conflit d'influences chinoise et japonaise, et plus tard russe en Korée, qui amena la guerre de 1895 et celle de 1904-5. Les événements se succèdent presque avec la régularité d'un pendule.

En 1882, une mutinerie militaire donne à la Chine l'occasion d'intervenir ; une petite troupe sous les ordres de Yuan-Shi-Kaï délivre la reine et expulse le régent qui avait reparu.

L'année suivante, des traités sont signés avec les Etats-Unis, l'Allemagne et l'Angleterre.

En 1884, un coup de main du parti radical tente de donner l'influence au Japon, mais il échoue et, jusqu'en 1894, la Korée reste sous la direction de la Chine. L'influence éducatrice qui, à cette époque, est la plus importante, se trouve sans aucun doute être celle des missionnaires protestants établis depuis 1887 dans le pays (1). Au point de vue commercial, les grands ports sont ouverts aux bateaux étrangers. Un grand nombre d'écoles sont construites.

La guerre sino-japonaise supprima définitivement l'influence chinoise ; dès lors, le conflit subsiste entre la

(1) HULBERT : *The Passing of Korea*, p. 126. Londres, 1906.

diplomatie russe et japonaise. En octobre 1895, la reine est assassinée, le régent revient au pouvoir, et le roi s'enfuit à la légation de Russie où il demeure deux ans. En 1897 le roi, ayant repris de l'assurance pendant son séjour sous l'égide russe, veut affirmer l'indépendance absolue de son pays et se fait proclamer empereur. Cependant, l'influence russe se faisait toujours sentir, surtout depuis les progrès du Transsibérien qui amenait des intérêts toujours plus considérables dans ces régions. Le Japon s'émut de cette influence grandissante et protesta avec énergie contre les empiètements des Russes et leur non-observation des traités signés. La guerre russo-japonaise éclata en 1904. Dans le traité de Portsmouth, la Russie « reconnaissait les intérêts prépondérants au point de vue politique, militaire et économique, du Japon dans l'empire de Korée et s'engageait à n'opposer aucune résistance aux mesures de protection ou de contrôle que le Japon trouverait nécessaire de prendre en Korée, d'accord avec le gouvernement koréen ».

Un Résident-Général japonais fut installé en 1905 et, en 1907, son pouvoir devint pratiquement celui du souverain ; il avait le contrôle complet de toute fonction législative et exécutive. Le premier Résident-Général fut le marquis Ito, le grand homme d'Etat qui avait en partie fait la grandeur de son pays. En 1907, l'empe-

reur, impuissant devant la pénétration japonaise, envoya une ambassade à la Conférence de La Haye pour implorer l'intervention des puissances. L'ambassade revint sans résultat ; l'empereur dut abdiquer cette même année en faveur de son fils et, trois ans plus tard, le 22 août 1910, le dernier pas était franchi, la Korée était purement et simplement annexée par le Japon.

CHAPITRE II

LE PEUPLE

§ 1. *Race, vie sociale, mœurs.*

« Le problème ethnologique du peuple koréen est encore à ses débuts ; les monuments, le folk-lore, le langage n'ont pas été assez étudiés pour donner des conclusions certaines. Cependant Oppert le premier a distingué deux types de figures : l'un franchement mongol, l'autre tendant plutôt vers le type malais. Cette distinction a été confirmée par le Dr Baeltz (1). » Plusieurs anthropologues admettent aussi un certain appoint de sang aryen et expliqueraient ainsi l'apparence européenne de certaines figures, spécialement dans les classes élevées (2). Le Koréen est assez grand, mieux constitué que le Japonais ; il diffère du Chinois par ses pommettes moins proéminentes et un teint plus clair. « On est frappé, écrit M. Bourdaret, par l'expression douce et bonne de sa physionomie où brillent souvent des yeux fort intelligents (3). » « Il est fin, capable

(1) Hulbert, *op. cit.*, p. 27.
(2) Constance Tayler : *Koreans at home*, p. 43. Londres, 1904.
(3) Bourdaret, *op. cit.*, p. 11.

de comprendre tout ce qu'on lui enseigne, il a l'esprit inventif ; très résistant à la fatigue, c'est un rude travailleur (1). »

Un des traits importants de son caractère est d'être essentiellement conservateur. « Si vous essayez de raccourcir la route en coupant à travers bois, dit un proverbe, vous risquez de tomber entre les mains des voleurs. »

Généreux, il l'est au point d'être prodigue ; il considère que l'argent est fait pour circuler, et il fait son possible pour ne pas le laisser croupir. Non content d'ouvrir sa bourse, il sait aussi payer de sa personne, il reçoit avec plaisir, son hospitalité est large et généreuse, quelles que soient les opinions de son hôte. Il connaît la loi de la fraternité humaine et la pratique : « Quand une maison est détruite par un incendie, une inondation ou quelque autre accident, les voisins s'empressent d'apporter, pour la rebâtir, qui des pierres, qui du bois, qui de la paille ; et chacun, outre ces quelques matériaux, donne deux ou trois journées de son travail (2). »

Les maisons sont construites très légèrement ; une charpente reposant sur des piliers en bois, des murs formés de bambous tressés, sur lesquels on applique, à

(1) Fenwick, *op. cit.*, p. 48.
(2) Ch. Dallet : *Histoire de l'Eglise de Corée*, t. I, Introd., p. cli. Paris, 1874.

l'intérieur et à l'extérieur, une boue préparée avec soin, qui ne craque pas sous l'influence de la chaleur ou du froid. Sur le sol on place des pierres plates qui recouvrent des tuyaux par lesquels passe la fumée du foyer, c'est ainsi que sont chauffées les maisons. Le parquet est fait en papier huilé et les murs en sont aussi revêtus. Le papier sert à toutes sortes d'usages : vitres, portes, vêtements, souliers, corbeilles, etc... Les maisons ont le grand défaut d'être très sales et infectées d'insectes, le proverbe le dit : « Quand même la maison serait brûlée de fond en comble, ce serait encore un bienfait que d'être délivré des punaises ».

La nourriture a pour base le riz et les légumes, peu de viande, parfois du bœuf ou du chien. Riches et pauvres sont d'une voracité extraordinaire. « Beaucoup manger est un honneur, et le grand mérite d'un repas consiste non dans la qualité, mais dans la quantité des mets offerts. Dès l'enfance on s'applique à donner à l'estomac toute l'élasticité possible. Souvent les mères, prenant sur leurs genoux leurs petits enfants, les bourrent de riz, et frappent de temps en temps avec le manche de la cuiller sur le ventre pour voir s'il est suffisamment tendu... (1) » Ces repas formidables sont assaisonnés de piment, de moutarde et de poivre. Le

(1) Dallet, *op. cit.*, t. I, Introd., p. clix.

thé est pour ainsi dire inconnu ; on boit une sorte de liqueur alcoolique distillée du riz.

Schématiquement, le Koréen peut être représenté par un triangle isocèle, cela tient à la coupe de son costume qui va en s'élargissant vers la base ; sorte de robe de chambre en coton de couleur blanche. Le blanc est universellement adopté par toutes les classes de la société. Cependant les nobles revêtent parfois trois ou quatre robes de soie transparente aux couleurs variées. En été il porte sur la peau une espèce de carcasse en jonc, destinée à le protéger du contact de ses vêtements, et à laisser l'air circuler librement. En hiver, il se borne à revêtir un certain nombre de costumes aux couleurs sombres, plus il fait froid, plus il en ajoute. Le chapeau est, pour le Koréen, une réelle préoccupation dans son habillement. C'est un objet compliqué et coûteux, il peut atteindre soixante et soixante-dix francs. Il y a plusieurs types de chapeaux, en général « ils rappellent nos hauts de forme, mais ils sont encore plus comiques perchés sur le sommet d'un chignon, en équilibre sur une perruque. Ils diffèrent par la qualité du crin. On porte un chapeau selon sa fortune et son rang : aux particuliers des fibres de bambou ; aux gentilshommes des soies de sanglier. Un Koréen ne s'y trompe pas : à la légèreté, à la transparence, aux reflets du chapeau il juge un homme. Pour n'en pas porter, il faut être coolie

ou en deuil, c'est-à-dire réduit à porter une grande cloche de paille. Les adolescents le portent jaune clair ; les hommes, noir; les lettrés le remplacent par un diadème de crin (1). »

Sous le chapeau, il y a les cheveux qui tiennent aussi une place importante. Les garçons portent une natte, une fois mariés, ils la relèvent et ont un chignon en forme de toupet dont l'extrémité est maintenue par un bout de corail rouge. Les femmes du peuple se servent de leur chevelure comme d'un coussinet pour les fardeaux, les élégantes portent des bandeaux collés sur le haut du front et noués sous la nuque avec une épingle d'argent. Sous l'influence japonaise, des édits furent promulgués pour interdire le port du chignon, mais cette coutume est trop profondément nationale pour disparaître par décret.

La société est organisée en castes ou classes très nettement tranchées :

« La famille impériale d'abord, puis les nobles ou « Yangban », ce qui veut dire « deux rangs ». C'est parmi eux que se recrutent les fonctionnaires civils et militaires ou nobles de l'ouest et nobles de l'est, d'après la place qu'ils occupent dans la cour du palais, devant la salle d'audience (2). »

(1) Ducrocq, *op. cit.*, p. 27.
(2) Bourdaret, *op. cit.*, p. 124.

Vient ensuite la classe moyenne qui comprend les employés de district, les copistes et les secrétaires. Après eux arrivent les travailleurs, cultivateurs, portefaix, artisans. Enfin, en dernier lieu, on trouve des esclaves.

Par leur naissance, les nobles seuls ont droit aux honneurs et aux mandarinats ; comme il n'y a pas place pour tous, il faut se démener pour obtenir une position ou végéter. « Le seul métier qu'ils puissent exercer sans déroger est celui de libraire, mais il n'enrichit pas son homme. « Le gentilhomme pauvre, dit le proverbe, ne peut mépriser que l'esclave. » « Noble, lettré ou mandarin, c'est tout un ; pour le peuple, c'est le maître, l'œil qui guette les écus. C'est que l'impôt et la corvée pèsent lourdement sur le pays (1). »

L'esclavage est assez spécial. Il a existé de toute antiquité, mais après la grande invasion japonaise de Hideyoshi (1592), un si grand nombre d'hommes avaient été tués qu'une loi fut promulguée interdisant l'esclavage des hommes et le maintenant pour les femmes. Cette loi était encore en vigueur en 1906. Il y a quatre moyens de devenir esclave :

Une femme malheureuse, qui ne peut subvenir à l'entretien de ses parents par exemple, ou qui veut enterrer avec honneur un membre de sa famille, peut se ven-

(1) Ducrocq, *op. cit.*, p. 70.

dre pour un prix quelconque, elle passe un contrat privé avec son maître qu'elle signe en donnant le contour de sa main.

La femme d'un gentilhomme convaincu de trahison devient esclave, elle est donnée à un haut dignitaire.

La fille d'une esclave devient esclave après la mort de sa mère.

Enfin une femme pauvre, abandonnée, peut se donner sans restriction moyennant l'assurance de son entretien journalier.

Une esclave peut se marier, son mari est libre et ses enfants aussi, sauf la fille aînée.

Avant son mariage, le Koréen est comme non-existant, mais une fois marié, il prend rang parmi les hommes. Le mariage est toujours affaire arrangée par les parents, les intéressés n'ont rien à y voir. Les fiançailles sont marquées par la cérémonie du chignon ; le jeune homme, qui est le plus souvent un garçon de treize ou quatorze ans, porte les cheveux en tresse ; ce jour-là, entouré d'amis, on lui pratique une tonsure au sommet du crâne, et avec la couronne de cheveux, on forme le chignon connu sous le nom anglais de « top knot ». La cérémonie se termine en annonçant aux tablettes ancestrales l'heureuse nouvelle.

La veille du jour fixé pour le mariage, le père du garçon envoie le contrat au père de la jeune fille, ainsi

que deux pièces de soie. Ces présents sont portés par un cortège d'hommes munis de lanternes rouges ; en route, ils rencontrent des hommes porteurs de torches envoyés par la famille de la jeune fille ; un combat s'ensuit qui dégénère parfois en pugilat. C'est un moyen de reconnaître, par l'issue du combat, lequel des deux sera malheureux.

Le jour du mariage, le fiancé, revêtu de vêtements somptueux, se rend à cheval suivi d'un imposant cortège chez la fiancée. La jeune fille est dans la pièce de réception, entourée de sa famille, elle a une robe spéciale et une coiffure volumineuse, son visage a été fardé, ses cils sont collés, de sorte qu'elle ne voit rien. Alors commencent pour elle toute une série d'épreuves. Les futurs époux échangent de grands saluts et boivent le vin de l'amitié. Ensuite arrivent deux femmes qui débitent toutes sortes de bêtises qui font rire aux éclats tout le monde, y compris le jeune marié, seule la jeune fille doit rester impassible au milieu de cette hilarité.

Restée avec son mari, la jeune femme doit observer pendant plusieurs jours le mutisme le plus absolu. Celui-ci essaiera parfois de la faire parler, si elle répond le mariage est nul.

Après ces épreuves, les mariés ont un repas chacun avec leurs amis ; la jeune épouse vient ensuite visiter la maison de son mari, mais ce n'est que trois

jours après le mariage qu'elle sera transportée, dans une chaise fermée, sous le toit de sa terrible belle-mère.

« La femme coréenne, si elle est intelligente et si son mari n'est pas un débauché, sait prendre une certaine autorité dans la maison, et souvent elle montre plus de caractère que l'homme en maintes circonstances. Elle se décourage moins vite dans la misère et l'adversité. Les femmes sont des souffre-douleur. L'idée répandue de la supériorité des hommes fait que les enfants eux-mêmes apprennent, de bonne heure, à estimer leur mère moins que leur père (1). »

La femme mariée reste confinée dans ses appartements, elle ne peut recevoir de visites qu'en présence de son mari, encore faut-il que ce soit un parent. Entre elles les amies se font des visites, mais aucun homme ne doit être présent à ces entrevues. Elles sortent rarement ; si elles sont de la haute société, elles disposent d'une chaise, si elles sont de la classe moyenne elles vont à pied, recouvertes d'un manteau qui leur laisse le visage découvert.

La première fonction de la femme est la maternité ; la femme coréenne s'écrierait volontiers, comme les anciennes israélites : « Donne-moi des enfants, ou je meurs ». Mais là ne se borne pas son rôle ; dans toutes les classes de la société, les femmes aident à subvenir

(1) Bourdaret, *op. cit.*, p. 119.

aux dépenses du ménage. Une des premières occupations permises à la femme est de tenir un débit de vin, ouvert dans la maison, où elle ne paraît pas. L'élevage des vers à soie occupe celles qui vivent à la campagne. D'autres s'emploient à l'éducation des enfants ; « une des professions les plus recherchées et qui font le plus d'honneur aux dames pauvres est celle de médecin, que ne peuvent exercer les femmes de la classe moyenne. Ces doctoresses sont entourées du respect public et interviennent dans les cas où le médecin ne peut être appelé (1). »

La classe moyenne peut se livrer à toutes sortes de métiers manuels, et l'un des plus importants est celui de blanchisseuse et repasseuse. « Le repassage se fait en frappant rapidement le linge sur une pierre plus ou moins cylindrique, avec deux bâtons parfaitement lisses de la forme de ceux de nos agents de police parisiens, et ce battage, auquel les femmes et les filles s'exercent dès le plus jeune âge, donne à l'étoffe l'apprêt et le glacé du neuf. On entend chaque soir, chaque nuit, dans les rues de la capitale, comme on disait au temps de Taï-tjo, résonner les quarante mille pierres des quarante mille maisons (2). »

(1) Bourdaret, *op. cit.*, p. 122.

(2) Bourdaret, *op. cit.*, p. 39.

La vie de famille telle que nous la comprenons en Occident, n'existe pour ainsi dire pas. Il est de bon ton de réprimer toute manifestation extérieure de ses sentiments et de paraître parfaitement indifférent. Cependant, derrière cette froideur, se cache souvent une affection profonde entre parents et enfants.

Les enfants sont ardemment désirés, surtout les garçons, et accueillis avec joie. Il faut au moins un fils pour perpétuer le culte des ancêtres. C'est cette obligation qui rend l'adoption très fréquente en Korée ; elle se fait par une simple déclaration publique, devant un cercle d'amis et de parents.

Un Koréen ne compte pas ses enfants avant qu'ils aient eu la petite vérole et s'en soient remis, tellement cette maladie est répandue et meurtrière.

« Le grand jeu des garçons est de lancer un cerf-volant ; de ces comètes qui volent tous les jours dans le ciel au-dessus de Séoul, c'est à qui montera le plus haut : ils se passionnent pour ces joutes, et c'est une gloire sans nom pour celui qui tient le fil quand son cerf-volant majestueux dépasse tous les autres. Les filles jouent au volant, et, n'ayant pas de raquette, elles le lancent et le rattrapent avec le pied, très gracieusement (1). »

Mais à côté des jeux, il y a aussi l'éducation.

(1) Ducrocq, *op. cit.*, p. 18.

« L'idéal national, dit M. Underwood, est l'étude. » C'est de Chine que vint l'enseignement avec l'introduction de la religion et de la littérature. Pendant des siècles, l'éducation a simplement consisté à étudier le chinois et ses grands classiques.

A part quelques exceptions, il n'y a pas d'écoles publiques, c'est une affaire privée, les enfants de chaque village se réunissent dans la maison d'un particulier et là, chacun répète pour son compte les caractères chinois sous l'œil d'un maître ; c'est un peu cacophonique pour qui n'y est pas habitué, mais les enfants vont selon leurs progrès, et chacun garde son individualité. Le chinois est compris partout, mais il y a aussi le koréen ou « un-mun », qui fut inventé en 1445 et méprisé parce que trop simple. C'est cependant grâce à cette langue écrite si logique et si facile à apprendre pour tous les Koréens, que l'Evangile a pu se répandre avec une rapidité vertigineuse.

Depuis une quinzaine d'années, l'éducation a pris une place officielle dans les préoccupations du Gouvernement. Des écoles primaires et normales ont été créées à Séoul, les Koréens montrent des aptitudes spéciales pour les mathématiques et les sciences ; mais, en 1906, il n'y avait pas encore d'écoles techniques et industrielles.

Les nations étrangères ont toutes des écoles où

l'on apprend aux garçons et même aux hommes mûrs à connaître et à aimer les races occidentales.

Un des signes les plus remarquables de l'éveil koréen est cette ardent désir d'apprendre ; les livres sont vendus aussitôt parus et lus avidement.

Il faudrait encore dire quelques mots sur la cérémonie des enterrements, mais comme c'est plus proprement une cérémonie religieuse, nous y reviendrons dans le paragraphe suivant. Disons seulement que la piété filiale est une des grandes vertus du Koréen.

Voici ce que chante le forgeron en tapant sur l'enclume :

« *Cette barre de fer massive,*
je veux l'amincir en fils tellement longs
qu'ils atteignent le soleil et qu'ils l'accrochent
et l'empêchent de se coucher,
pour que mes parents,
dont les tempes commencent à blanchir,
ne puissent plus vieillir d'un seul jour (1). »

Et cette chanson reflète le sentiment de tout bon Koréen. Le conte suivant, écrit dans le livre des « Cinq vertus sociales », exprime d'une façon poétique cette profonde piété filiale :

« Pendant la dynastie des Wang, vivait dans le

(1) Ducrocq, *op. cit.*, p. 52.

district de Chong-song un homme appelé Tong-Yong. Son père meurt et, pour lui donner des funérailles honorables, il emprunte une forte somme, promettant de la rendre bientôt ou de se livrer comme esclave. Après la cérémonie, n'ayant pu trouver l'argent, il s'en allait tristement se donner comme esclave, lorsque soudain lui apparut une dame belle comme une reine, et qui lui demanda de la prendre pour femme. Yong, confondu, s'écrie : « Moi, un pauvre misérable, qui ne dispose plus même de ma liberté, pourquoi voulez-vous être ma femme ? » La dame lui répondit : « Je désire être votre épouse, à cause précisément de votre humble position. » Il la prit donc avec lui et son maître interrogea la jeune femme, lui demandant si elle savait travailler. « Je sais tisser », répondit-elle. « Eh bien, si vous me tissez trois cents ballots de soie, je vous libère tous deux », conclut le créancier. Il savait qu'il donnait du travail pour la vie entière. Au bout d'un mois, les trois cents ballots étaient achevés, et le maître, effrayé, renvoya bien vite ses esclaves. Comme ils passaient par l'endroit où ils s'étaient rencontrés, la femme dit à Yong : « Il faut que je te quitte, car je suis une habitante de l'étoile des tisseuses. Le Ciel a vu ta piété filiale, et en a été ému, voilà pourquoi il m'a envoyée pour payer ta dette. » A ces mots, elle disparut et remonta dans sa demeure (1).»

(1) J.-S. Gale : *Korean Sketches*, p. 218.

§ 2. *Croyances religieuses.*

« Les Koréens, disent bien des personnes, sont un peuple sans religion ; et de fait, ils ne paraissent pas très religieux à première vue : peu de temples et de sanctuaires, on ne les voit guère consacrer de temps, de pensées ou d'argent en dévotions publiques ou privées (1). » Mais cette opinion est un peu trop simpliste, le Koréen a, au contraire, trois religions, qu'il amalgame à sa manière. « Suivant les circonstances, il se rattachera au confucianisme s'il est en société, au bouddhisme s'il fait de la philosophie, et au culte des esprits quand il est dans l'angoisse (2). »

Le bouddhisme et le confucianisme furent tous deux importés de Chine dès les premiers siècles de notre ère. Le premier était trop mystique et trop philosophique pour atteindre le peuple, le second était trop froid et trop matérialiste pour toucher le côté émotif de sa nature. Tous deux, ajoutés au culte des esprits ou « chamanisme », ont formé une religion composite. La notion religieuse la plus pure conservée par les Koréens est la croyance en « Hananim », l'Etre suprême, qui n'a aucun rapport avec les religions précédentes. Il est séparé et très au-dessus des esprits et démons qui infes-

(1) H. Underwood : *The Call of Korea*, p. 77. New-York, 1908.
(2) Hulbert, *op. cit.*, p. 403.

tent la nature ; il laisse Bouddha lui-même loin derrière lui ; et à ce point de vue, les Koréens sont strictement monothéistes. Ils n'ont jamais essayé de le représenter matériellement et la conception qu'ils en ont est tellement élevée que les missionnaires protestants ont adopté son nom pour désigner Dieu.

Leur cosmologie sent aussi l'influence de la Chine ; les lettrés lisent dans leur vieux classique :

« Dans la grande origine, rien n'était visible, pondérable ; dans le grand tout, la vie commence à apparaître ; dans le grand commencement, les formes se dessinent ; dans le grand début, la matière prend figure ; c'est le monde.

« Sur la masse confuse de la terre, le ciel apparaît comme un œuf ; il est en haut, la tête en bas.

« Dans et sur la terre, l'eau s'amasse et remplit tous les vides et la masse entière tourne comme une roue.

« Le ciel est l'atmosphère de la terre et de l'eau, atmosphère claire et lumineuse qui l'encercle et la couvre.

« L'homme est l'essence concentrée du ciel et de la terre, formée des cinq éléments ; son esprit est plus développé que celui de toutes les autres choses créées (1). »

(1) Bourdaret, *op. cit.*, p. 84.

Le bouddhisme et le confucianisme sont trop connus pour que nous nous attardions à les étudier ici, cela nous entraînerait hors du cadre de ce travail. Le bouddhisme, du reste, très florissant pendant la dynastie des Wang, est, au dire des missionnaires catholiques et protestants, moribond, sinon complètement mort. Au confucianisme se rattache le culte des ancêtres qui constitue, avec la crainte des démons, un des obstacles les plus sérieux à l'expansion du christianisme.

Disons quelques mots de ces deux aspects de la religion, qu'il vaudrait mieux appeler superstition (1).

Culte des ancêtres. — Les Koréens croient que tout homme possède trois âmes et, après la mort, une va en Hadès ou circule sur la terre, une va dans la tombe et une prend sa résidence dans la tablette ancestrale.

Lorsqu'un homme vient de mourir, la maison est profondément silencieuse. Devant la porte sont placés, sur une table, trois bols de riz et une courge rouge, à côté, trois paires de souliers en paille. Ces objets sont destinés aux trois serviteurs de l'Hadès qui viennent emporter la première âme devant les dix juges. Les souliers sont brûlés, le riz est jeté, la courge est broyée ;

(1) Nous avons consulté sur cette question :
HULBERT, *op. cit.*, chap. XXX, Religion and superstition.
DALLET, *op. cit.*, t. I, Introd., p. CXXXVIII et suiv.
BOURDARET, *op. cit.*, chap. III, Culte des ancêtres, superstitions, p. 59.
GIFFORD, *op. cit.*, chap. sur les religions en Korée, p. 88.
UNDERWOOD, *op. cit.*, chap. III, la Vie religieuse des Koréens, p. 77.

cette dernière est destinée à amadouer le geôlier qui vivait il y a 2.000 ans et qui en était friand. Tout cela est accompli pendant la première demi-heure qui suit la mort. Un domestique agite ensuite les vêtements du défunt et l'appelle à grands cris ; au même instant, les parents et amis poussent de grands gémissements. Les habits sont finalement jetés sur le toit et abandonnés là. Voilà pour la première âme.

Il faut maintenant conduire la seconde dans la tombe. Le choix d'un emplacement est une question grave et de première importance. Sur une colline, en général, et de préférence exposé vers le sud, car c'est du sud que vient la vie, le nord n'apporte que froid et glace. Mais il y a en outre une foule d'autres considérations qui obligent la famille à recourir à un géomancien. Un emplacement bien choisi peut procurer honneur, fortune et de nombreux fils, aux enfants de celui qui y repose.

Le jour des funérailles arrive. Le corps a été déposé dans un cercueil aussi dispendieux que possible. A la nuit, le cortège s'ébranle, éclairé d'un grand nombre de lanternes aux brillantes couleurs et accompagné de pleureurs qui se lamentent bruyamment. On arrive ainsi au lieu choisi ; quand la tombe a été refermée, on procède au premier sacrifice. De petites tables sont placées devant la tombe sur lesquelles on pose les offrandes : vin,

poisson séché, riz. Les parents, les yeux tournés vers la tombe, se prosternent cinq fois en terre et répètent une formule exprimant des vœux de paix pour l'âme. Un sacrifice analogue est offert à l'esprit de la montagne. Il faut invoquer sa protection pour l'âme qui vient s'établir sur son domaine.

La troisième âme a accompagné son corps jusque-là et maintenant elle retourne avec les pleureurs prendre sa place dans la tablette ancestrale. Dans la maison, nouveau sacrifice : on prépare un banquet dont la tablette a l'odeur et dont les parents et amis ont la jouissance.

La tablette ancestrale est formée de deux morceaux de bois ajustés de façon à ménager un certain espace et un passage pour la libre circulation de l'esprit ; sur la face interne est écrit en chinois le nom de la famille.

Le deuil dure en général trois ans ; au bout de ce temps, la tablette qui est restée enchâssée dans un gros bloc de bois, est transportée dans la pièce réservée aux autres tablettes. Pendant cette période de trois années, des sacrifices périodiques et fréquents sont offerts. Dans toutes ces cérémonies, c'est le fils aîné du défunt qui joue le rôle important. Plus tard, on célèbre l'anniversaire de la mort de chaque ancêtre jusqu'à quatre et cinq générations. A certaines dates, les sacrifices aux morts sont obligatoires : le premier jour de l'année

(environ le 1er février), les deux jours de deuil national (avril et septembre).

La grande importance du culte des ancêtres vient de la croyance que le bonheur du mort est en rapport direct avec la fidélité du vivant, qui lui doit un culte. Il y a cependant un certain nombre de Koréens qui pensent que la condition du mort est définitivement fixée après la sentence des dix juges et qui ne vénèrent leurs ancêtres que pour conserver leur réputation sociale et montrer qu'ils respectent l'esprit de leur père.

Crainte des démons. — L'imagination populaire peuple la terre, la mer et le ciel d'esprits méchants et malicieux, capables d'un bon mouvement, mais toujours capricieux à l'extrême. Ils peuvent procurer le bien-être matériel, mais ils se manifestent trop souvent par la ruine, la maladie, ou la possession démoniaque. Le culte des esprits ou démons a donc pour seul mobile la crainte. Ce culte coûte cher aux Koréens, le missionnaire Gifford l'estimait en 1897 à 12 millions de francs environ par an. A cette époque, Séoul comptait 3.000 « mutangs » ou sorcières. C'est incontestablement cette croyance aux démons qui constitue la base de la religion.

Toute maison koréenne renferme dans chacune de ses pièces un « nid » à esprit. Il y a celui de la cuisine, du salon, de la véranda ; ce dernier a une grande impor-

tance, car à lui appartiennent la santé et le bonheur de toute la maisonnée. En temps d'épidémie, on pense qu'il s'est échappé, et il faut le faire revenir. Les rites pour introduire ou rappeler un esprit sont ainsi réglés : La maison est nettoyée à fond pour recevoir la « mutang ». Celle-ci se met en chasse à la recherche du démon ; elle se munit d'un morceau de papier attaché à une branche de chêne, et circule avec cet insigne parfois assez loin de la maison ; souvent, elle fait en même temps résonner un gong. Cette promenade dure jusqu'à ce que l'esprit saisisse le bâton avec force, alors elle le conduit à sa demeure. A leur arrivée, les assistants manifestent bruyamment leur joie. Le papier qui a servi à la capture est inondé de vin, quelques grains de riz jetés dessus constituent un nid agréable à l'esprit. Sur les routes, dans les villages, partout on rencontre des résidences d'esprits ; l'un s'abrite dans un arbre, l'autre dans une pierre. Pour communiquer avec eux, les hommes n'ont que les sorcières « mutangs » ou les sorciers « pansus » qui sont recrutés parmi les aveugles nombreux en Korée.

Le missionnaire Fenwick raconte que « si un Koréen tombe malade en dehors de chez lui, en voyage, les gens chez qui il se trouve le mettent dans la rue. Les villageois alors s'inquiètent et craignent que quelque malheur ne tombe sur eux s'il venait à mourir là. On

tire au sort, et ceux qui sont désignés le transportent au prochain village et s'en reviennent rapidement pour ne pas être vus et pour éviter ainsi une querelle de villages. Quand le malade est découvert, le second village recommence le même manège et ainsi de suite, de village en village, sans nourriture, sans une goutte d'eau, jusqu'à ce que le patient meure (1). »

Ce fait suffit à montrer combien la crainte des démons peut annihiler les meilleurs sentiments de ce peuple.

Dans un récent article (2) sur l'Eglise de Korée, le Rév. G. H. Jones donne un aperçu du mouvement actuel des religions païennes.

En 1851, le système Tonghak ou « Enseignement oriental » était organisé en opposition avec le christianisme ; c'était un mélange de bouddhisme, de confucianisme et d'animisme avec un peu de christianisme ; c'était surtout un parti politique, qui fut puissant à son heure, mais qui, depuis l'annexion japonaise, a été dissous.

Puis, ce fut le bouddhisme japonais qui fit une tentative pour relever son frère de Korée. Des missionnaires bouddhistes furent formés à l'université de Tokio et envoyés en 1906 en Korée. Ils ont utilisé les méthodes de

(1) Fenwick, *op. cit.*, p. 103.
(2) *The International Review of Missions*, juillet 1913, p. 432.

nos missionnaires. Mais la presse japonaise a fait à ces efforts un accueil très froid, et le bouddhisme koréen semble si mort qu'aucune puissance ne paraît capable de le réveiller.

Un renouveau d'intérêt s'est manifesté ces dernières années en Chine et au Japon, en faveur du système de Confucius et a eu son contre-coup en Korée : le 15 juin 1911, le Gouverneur-Général comte Teranchi, faisait paraître dans le journal officiel une ordonnance pour régler l'organisation du « Keigaku-In » ou Institut pour l'étude des classiques.

Telle est, à l'heure actuelle, la situation des croyances religieuses païennes en Korée. Nous allons voir maintenant quelle place le christianisme a su conquérir dans cette civilisation, à bien des égards remarquable, et au milieu de ces croyances religieuses si fortement ancrées dans la mentalité de la nation.

DEUXIÈME PARTIE

LE CHRISTIANISME

CHAPITRE I

La mission catholique.

Pendant l'invasion japonaise de 1592, nous avons vu que l'un des généraux japonais était avec son armée convertis au catholicisme. On a supposé qu'à leur contact les Koréens avaient pu entrer en rapport avec la religion chrétienne, mais le P. Dallet a montré qu'il n'en était rien, les troupes japonaises s'étant toujours trouvées en présence d'un ennemi qui fuyait à leur approche.

Chaque année, la Korée envoyait à Pékin une ambassade pour porter l'assurance de sa soumission, ainsi qu'un tribut au Céleste empire. En 1631, les envoyés koréens rencontrèrent des chrétiens qui leur remirent des objets tels que pistolets, télescopes, horloges et des livres de science et de piété parmi lesquels un ouvrage du P. Ricci. En 1686, un recueil de documents koréens parle d'étrangers venus pour apporter le chris-

tianisme ; au bout de peu de temps, ils furent expulsés (1).

Pendant une cinquantaine d'années, les livres venus de Chine restèrent dans l'oubli. Un groupe de nobles koréens lettrés se réunissait à cette époque pour discuter des grands problèmes de la vie. L'un d'eux avait les livres en question, ils furent tellement saisis par cette lecture qu'ils s'efforcèrent d'adapter leur vie à ces préceptes nouveaux. Ils désiraient seulement avoir des éclaircissements sur cette doctrine.

Le fils d'un haut dignitaire s'arrangea pour accompagner son père dans l'ambassade annuelle, et parvint ainsi à Pékin. Pendant le séjour de l'ambassade, il entra en rapport avec l'évêque, fut instruit et baptisé (1784). L'évêque était alors un franciscain, Alexandre de Govea. Le nouveau converti, baptisé sous le nom de Pierre Seng-houn-i, rentra en Korée avec un grand nombre de livres et d'objets religieux. Il rapporta surtout un zèle ardent et un noble enthousiasme. Lui et ses amis commencèrent à dire la bonne nouvelle autour d'eux et bientôt le christianisme se répandit dans le royaume, même dans les murs de la capitale, malgré le péril extrême qu'il y avait à pratiquer une religion nouvelle.

(1) Ce fait, mentionné par Hulbert (*Passing of Korea*, p. 107), n'est pas signalé dans l'ouvrage si important, unique même, du P. Dallet (*Histoire de l'Eglise de Corée*. Paris, 1874. 2 vol.). A part ce détail nous nous en référons pour ce chapitre au P. Dallet.

Livrés à eux-mêmes, une foule de questions se posaient à ces nouveaux chrétiens. Comme aux premiers siècles, leurs frères de Corinthe avaient envoyé une députation à Paul, de même eux aussi déléguèrent l'un des leurs pour retourner à Pékin par le moyen de l'ambassade annuelle.

Une des questions graves était celle du culte des ancêtres. Pouvait-on être chrétien et continuer à adorer ses ancêtres ?

Le P. Ricci, un jésuite, n'avait pas jugé les deux choses incompatibles en Chine. Les Pères avaient discuté longuement l'affaire depuis ; l'opinion de l'évêque de Govea était très nette : il condamna le culte des ancêtres. Nous avons vu quelle place ce culte tient dans la vie non seulement religieuse, mais sociale et nationale de l'individu. La réponse de l'évêque amena de graves perturbations dans cette Eglise naissante. D'une part, ceux qui avaient été attirés par la beauté de l'enseignement chrétien, mais dont la vie n'avait pas été transformée, se retirèrent en présence du choix à faire. D'autre part, ceux qui, résolument, abandonnèrent le culte des ancêtres, furent considérés comme les pires des sacrilèges, comme des traîtres dangereux, et une persécution éclata (1791-1793). Parmi les martyrs, il faut compter plusieurs Koréens des familles les plus nobles. Le christianisme n'était cependant pas éteint.

A plusieurs reprises déjà, les chrétiens avaient demandé à l'évêque un prêtre pour les instruire, mais la pénurie de l'Eglise de Chine n'avait pas permis de répondre à leur requête. En 1794, au moment où la persécution s'était calmée, le premier prêtre put enfin pénétrer en Korée. Sorti du séminaire de Pékin, le P. Jacques Tsiou était d'origine chinoise. Il parvint à gagner la retraite que les chrétiens lui avaient préparée et, pendant plusieurs années, il fut le seul soutien de l'Eglise. Sa présence bientôt connue à la cour occasionna une nouvelle persécution en 1801. Le nombre des chrétiens, évalué à dix mille, diminua rapidement par suite des défections et exécutions en masse. La plupart subissaient les tortures les plus affreuses avec une grande résignation, et une fermeté inébranlable. Le P. Tsiou se livra lui-même aux bourreaux pour faire cesser la persécution. Ceux qui avaient échappé aux satellites, s'étaient réfugiés dans les montagnes et, là, continuaient à garder leur foi.

En 1811, ces restes épars étaient parvenus à se réorganiser un peu, et ils envoyèrent à Pékin pour renouer leurs relations avec l'Eglise de Chine, et demander un nouveau prêtre. Mais cette Eglise traversait, elle aussi, une crise de persécution, et ne put venir en aide aux Koréens ; une seconde expédition en 1813 n'eut pas de meilleur résultat. Cette attente devait durer

jusqu'en 1832 ; pendant ce temps, les chrétiens ne furent tourmentés qu'à deux reprises, en 1815 et en 1827, mais ces persécutions, quoique violentes, furent courtes et locales ; l'église traversa en somme une période de tranquillité qui lui permit de se ressaisir. En 1831, le pape Grégoire XVI érigea la Korée en vicariat apostolique, et Mgr Bruguière, de la Société des Missions étrangères, fut appelé à ce poste difficile. Il mit trois ans pour aller de Siam, où il était évêque, jusque sur la frontière de Korée. Il eut à surmonter les dangers et les obstacles les plus grands, mais il eut surtout à renverser l'opposition sourde d'un prêtre chinois, le P. Pacifique Yu, qui était entré en Korée et voulait conserver l'autorité qu'il possédait sur les chrétiens. Mgr Bruguière écrit à son sujet : « Ce prêtre chinois, bien loin de me préparer les voies et d'être mon précurseur, comme on me l'avait fait espérer, est au contraire, pour divers motifs que je commence à soupçonner, le grand obstacle à l'accomplissement de ma mission (1). » Mgr Bruguière mourut sans pouvoir pénétrer en Korée. C'est le P. Maubant qui parvint le premier à y entrer ; il fut bientôt rejoint par le P. Chastan et, en 1837, par l'évêque Imbert. Ces trois missionnaires avaient revêtu le costume de pleureurs comme étant le plus favorable à protéger leurs figures, et les mettant à l'abri de toute

(1) Dallet, *op. cit.*, t. II, p. 68.

conversation dangereuse, car l'étiquette interdit de leur adresser la parole.

Tout à coup, sans raison apparente, en 1839, une terrible persécution éclata qui dura un an ; les trois prêtres furent exécutés et, de nouveau, l'Eglise se trouva sans conducteurs. Deux ans plus tard, un jeune Koréen, spécialement doué, et que Mgr Imbert avait envoyé à Macao pour faire ses études, revint en Korée, ranima le zèle des chrétiens et repartit pour Shanghaï à la recherche du nouvel évêque, Mgr Ferréol. Kim fut ordonné premier prêtre koréen en 1845 à Schanghaï. Au bout d'un mois de navigation, l'évêque, accompagné de Kim et d'un autre prêtre, entrait dans son vicariat. Peu à peu, d'autres missionnaires arrivèrent ; il y en eut seize, mais la maladie et les privations en emportèrent quelques-uns. L'Eglise comptait alors 16.000 chrétiens.

En 1863, nous avons vu que le royaume, par suite de la minorité du nouveau roi, passa aux mains du régent Taiwunkun.

Entouré par un parti politique très antichrétien, et sous prétexte que les catholiques abritaient des agissements politiques, une nouvelle persécution éclata en 1866. Elle fut d'une violence inouïe. Tous les prêtres furent pris, condamnés et exécutés, sauf trois qui parvinrent à fuir et à rapporter la nouvelle du désastre.

Les expéditions française et américaine ayant échoué, le régent s'enorgueillit d'avoir extirpé les Européens à peu de frais, et il se mit à persécuter de plus belle les chrétiens de son royaume. Jusqu'à l'ouverture définitive de la Korée par les traités étrangers, la presqu'île fut inaccessible.

A partir de 1884, le libre exercice du christianisme étant accordé, les missionnaires arrivèrent en masse. En 1910, il y avait 53 prêtres catholiques, tous français, et d'après l'article cité plus haut, il y aurait 73.517 baptisés en 1912. Une grande cathédrale s'élève à Séoul, il y a en outre un orphelinat, deux écoles de garçons et un séminaire de théologie à Yong-San, tout près de la ville.

CHAPITRE II

LES MISSIONS PROTESTANTES

---

§ 1. *Origines, première période, organisation.*

Avant l'ouverture de la Korée par les traités de 1882, une seule tentative avait été faite par les protestants pour aborder dans la presqu'île. C'était en 1832, un vaisseau anglais vint demander la permission de faire le commerce ; des caisses de livres furent envoyées au roi qui les refusa, ainsi que l'autorisation d'aborder. Les deux missionnaires, Lindsay et Gutzlaff, qui étaient à bord, ne purent réussir à pénétrer dans le pays.

Dans la traduction de l'Histoire des Missions de Burckhardt publiée en 1885, on trouve cette seule mention de la Korée :

« Le Conseil presbytéral des missions japonaises a pris récemment une mesure très importante : il a lui-même organisé une mission dans la Korée. Le Japon étant le seul pays en relation avec cette presqu'île, lui seul pouvait tenter d'y semer l'Evangile. Le Conseil a trouvé un premier ouvrier pour cette œuvre, et il en propose un second ; le port de Fusan a été choisi comme station première (1) ».

(1) Burckhardt : *Les Missions évangéliques,* t. III, p. 480. Traduit de l'allemand, 4 vol. Lausanne, 1885.

Quelques années auparavant, le missionnaire John Ross, à Moukden, s'intéressa à la Korée en causant avec plusieurs de ses habitants venus pour une foire. A l'aide des informations ainsi recueillies, il écrivit un gros ouvrage paru en 1880. Il se mit aussi à la traduction du Nouveau Testament en unmun, toujours avec ses amis. Enfin, pour rendre ses efforts efficaces, il envoya des colporteurs koréens dans les provinces du nord. L'un d'eux, Saw, commença dans une petite ville de frontière, Chang-yen, une œuvre qui devint très florissante et lui-même fut un aide précieux pour la mission presbytérienne.

Dès la signature des traités de 1882, les Comités missionnaires d'Amérique prirent des mesures pour occuper le pays si longtemps défendu. Au printemps de 1884, J. W. Heron était chargé par la mission presbytérienne nord d'aller en Korée, mais il ne put partir tout de suite. La même année, le Rév. Mc Clay, de la Conférence méthodiste du Japon, fit un rapide voyage d'étude ; ce ne fut qu'en automne que le docteur H. N. Allen vint résider à Séoul, envoyé par les presbytériens. Toute tentative missionnaire était encore regardée comme très suspecte ; il fut convenu que le docteur quitterait momentanément la mission et se présenterait comme médecin des légations étrangères. Il sut gagner la faveur royale en guérissant la blessure d'un cousin

de la reine. Il fut nommé chirurgien de la cour et eut la direction de l'hôpital fondé par le Gouvernement. Sa situation facilita l'établissement des missionnaires.

En 1885, le Rév. H. G. Underwood débarque du Japon, où il a passé quelques mois à étudier le koréen ; son arrivée ne provoqua aucune objection. Il fut suivi de près par B. W. Scranton et H. G. Appenzeller, de la mission méthodiste épiscopale ; J. W. Heron et la mère de Scranton vinrent à leur tour. Cette première phalange d'ouvriers reçut un accueil très courtois ; tous, du plus humble artisan jusqu'au plus noble lettré, considéraient avec une curiosité inouïe ces familles entières d'Occidentaux qui venaient s'installer dans leur pays.

Une légère réaction se produisit cependant en 1888; on répétait à Séoul ce qui, en Chine, avait causé tant de troubles : « Les missionnaires volent et tuent les bébés pour faire des expériences de médecine ». L'activité fut quelque temps restreinte par le Gouvernement, mais ce ne fut qu'un court orage.

A la suite de ces deux missions, presbytérienne (nord) et méthodiste épiscopale, en vinrent d'autres, en grand nombre : en 1889, les presbytériens d'Australie, puis la « mission itinérante de Korée » fondée par M. Fenwick, du Canada. En 1890, l'évêque Corfe est envoyé par la Society for the propagation of the Gospel, et il fonde la mission anglicane ; tandis que le Dr Hardie,

du Canada, organise des Unions chrétiennes. En 1892 vient la mission presbytérienne (sud), et en 1896 le Rév. Reid prépare la venue de la mission méthodiste (sud). A cette liste déjà longue il faut ajouter l'Armée du salut, très active en Korée ; un orphelinat à Séoul, dirigé par miss Perry et miss Pash, et la « Korean religious tract Society », qui s'occupe de publier et de répandre des livres religieux ; chaque mois elle fait paraître « The Korea Mission Field » qui donne des nouvelles de l'activité parmi ces différentes Sociétés (1).

On peut ranger sous deux types l'organisation de ces nombreuses Sociétés :

1° Toute l'autorité est concentrée sur une seule personne : l'évêque.

Telle est l'organisation des catholiques et de l'Eglise anglicane auxquels on peut ajouter la mission méthodiste (nord), qui est visitée chaque année par un évêque d'Amérique ; il préside une conférence et règle toutes les questions importantes ; pendant son absence, l'autorité appartient à un des missionnaires appelé superintendant.

2° Contrôle de la mission par elle-même.

Tels sont les Presbytériens. Ceux du nord, du sud,

(1) Nous avons cité les principales Sociétés à l'œuvre, pour avoir une liste complète, consulter l'Atlas Missionnaire :

World Atlas of Christian missions. New-York, 1911.

et de l'Australie se sont joints, ainsi qu'un missionnaire indépendant du Canada, dans une seule organisation qui a pris le nom de « Jesus Doctrine Church ». Un Conseil règle leurs affaires, avec l'éligibilité des Koréens, ce Conseil devient un Synode.

Jusqu'en 1901 il n'y eut pas de pasteurs indigènes, mais seulement des aides, des entraîneurs (leaders) et des diacres. Une fois en possession de chrétiens éprouvés et instruits, les missionnaires se décidèrent à les consacrer pour les seconder dans leur tâche toujours grandissante.

Au-dessus de cette organisation particulière à chacun, les Presbytériens, les Méthodistes, et quelques indépendants forment « le grand Conseil des missions évangéliques de Korée ». Cet organe, sans autorité et sans contrôle, est le point de rencontre des différentes Sociétés ; par son moyen elles suivent une même ligne de conduite et coordonnent leurs efforts. Peu à peu, par suite de cette entente fraternelle, l'activité, forcément désordonnée du début, devint plus rationnelle, le pays fut partagé en grandes régions attribuées à chaque Société et ainsi les progrès furent réalisés avec une grande méthode.

Pour parvenir à cette organisation, il fallut du temps et bien des tâtonnements. Pendant les dix premières années, les missionnaires ont dû prendre con-

tact avec le pays, étudier la langue, les coutumes et les religions pour adapter leur enseignement chrétien à la mentalité des Koréens, explorer et choisir les points de la contrée susceptibles de prendre une grande importance stratégique, dans la lutte engagée par le christianisme, et enfin gagner et instruire les premiers convertis.

Ce dernier travail se faisait lentement. « En 1887, à Noël, trois ans après l'arrivée des premiers missionnaires, sept chrétiens, baptisés à Séoul, se réunirent portes closes, pour célébrer le premier culte de Sainte-Cène (1). » Le docteur Allen raconte comment se convertit le premier de ces chrétiens (2). C'était un homme âgé, d'une certaine instruction, venu à son service pour lui enseigner la langue. Pendant les heures où il se trouvait seul, il prenait sur le bureau du Docteur un Nouveau Testament chinois, et il le lisait. Quand il partit, il le glissa dans sa manche pour continuer sa lecture, il se sentit pénétré par tout ce qu'il avait lu, et il alla en parler au missionnaire Underwood ; quelques mois après, en juillet 1886, il était baptisé.

(1) John Mott : *L'heure décisive des missions chrétiennes*, p. 108. — Traduit de l'anglais. St-Blaise, 1912.

Une relation détaillée de ce service de Ste-Cène est donnée dans la Biographie de H.-G. Appenzeller, p. 209 : *A modern pioneer in Korea*, par Griffis. New-York, 1912.

(2) Allen : *Things Korean*, p. 77. New-York, 1908. — Cf. Underwood, *op. cit.*, p. 105

§ 2. *Méthodes et résultats.*

En Korée, comme dans toute mission, les méthodes d'évangélisation peuvent se résumer en trois points : soins du corps, de l'intelligence, de l'âme. Que l'on étudie des races noires ou des races jaunes, ces trois leviers se retrouvent toujours à la base de tout travail. Les différences n'apparaissent que dans les modes d'applications, qui doivent être adéquats au milieu où ils seront utilisés.

La mission en Korée, une des plus jeunes de toutes les missions d'Asie, a profité des expériences de ses sœurs aînées. Elle a débuté avec le docteur Allen par une œuvre médicale, et cette branche d'activité a été jusqu'à présent l'objet d'une attention spéciale de la part de nos missionnaires. Par leurs cures merveilleuses auprès des blessés et des malades, les médecins ont gagné la confiance non seulement du peuple, mais aussi de la cour. Quelqu'un a dit que la mission de Korée avait été ouverte à la pointe du scalpel. Le Rév. Underwood note quelques-uns des résultats obtenus : le vaccin contre la petite vérole a été introduit, et son usage se généralise de plus en plus, malgré la vive opposition des sorciers. Grâce à lui cette maladie, dont nous avons mentionné les ravages, est peu à peu maîtrisée. Pendant une grave épidémie de choléra, des

mesures d'hygiène furent prises et, malgré la violence de l'épidémie, le mal fut rapidement enrayé, ce qui causa l'admiration de tous. Toutes les grandes villes possèdent maintenant un hôpital, et il y a des dispensaires un peu partout. L'hôpital Severance, à Séoul, comprend plusieurs sections : le soin des malades et une école de médecine pour la préparation de gardes et de docteurs indigènes. En 1908, sept étudiants reçurent leur grade de médecin en présence du prince Ito et furent admis à pratiquer. Au cours de l'année 1912, il y avait soixante-cinq étudiants, et l'école dut subir de sérieux agrandissements (1). Dans les nombreux rapports qui paraissent dans « The Korea Mission field » sur les hôpitaux, on peut constater quelle impulsion l'œuvre médicale donne à l'évangélisation.

Mais si le corps exige des soins, l'intelligence aussi a ses droits, les Koréens n'en sont pas dépourvus, et nous avons essayé de dire combien ils étaient désireux de lui donner un champ d'action. Les missionnaires n'ont pas dédaigné ce merveilleux outil mis à leur disposition, et l'éducation tient une grande place dans leurs préoccupations. Nous avons vu la fondation d'écoles gouvernementales et d'écoles étrangères ; chaque mission a ses écoles, écoles primaires d'abord, autant que possible chaque Eglise a la sienne et en supporte les

(1) *The Korea mission field*, sept. 1912, p. 274.

charges ; ces écoles sont destinées à enlever les enfants des familles chrétiennes à l'influence des écoles païennes ; pour y être admis, les enfants ne sont pas nécessairement d'origine chrétienne ; ceux dont les parents ne sont pas encore convertis deviennent souvent les instruments de la conversion de leur famille. La place nous manque pour citer des faits, nous renvoyons le lecteur à l'article publié dans « The Korea Mission field » sous ce titre suggestif : « Un petit enfant les conduira » (1).

Pour ceux dont l'instruction peut être poussée, il y a, dans certaines villes, des académies, et au-dessus de ces académies, on désire organiser un ou deux collèges, c'est-à-dire universités. Ce plan grandiose, qui comprendra un programme minutieusement élaboré, n'est pas encore complètement achevé. Comme pour les écoles primaires, les étudiants seront recrutés parmi les chrétiens, mais ces académies et collèges seront ouverts à ceux qui voudront y venir (2).

En dehors des universités, la nécessité se fit sentir, surtout à Séoul, de posséder un lieu de réunion pour atteindre les jeunes gens de toutes classes. Pour répondre à ce besoin, une Union chrétienne fut organisée. L'affluence y est énorme, car Séoul n'a aucun théâtre, aucun concert, aucune salle de conférence ou de jeux ;

(1) *The Korea mission field*, mai 1913, p. 123.
(2) Underwood, *op. cit.*, p. 113.

les Koréens boivent et jouent, mais chez eux. L'Union est installée actuellement dans un local splendide, au centre de la ville ; son influence est très forte sur une foule de jeunes, par les conférences, et surtout par l'atmosphère chrétienne qu'elle fait respirer à tous ceux qui y viennent.

L'éducation des filles a soulevé quelques difficultés; il y a une vingtaine d'années, il était impossible de les avoir à l'école en raison des idées du Koréen sur la femme. Peu à peu, cet ordre de choses a changé, les chrétiens d'abord ont envoyé leurs filles, et maintenant les païens aussi veulent les instruire ; les nobles eux-mêmes réclament des écoles et permettent à leurs filles de fréquenter celles qui existent déjà ; Séoul possède trois internats dépendants des missions.

L'éducation des femmes a, dans ce pays, une importance qu'il est difficile de soupçonner. Lors de l'établissement des premiers missionnaires, un Koréen, voyant leurs efforts et leurs méthodes, disait que leur attention devrait se porter d'abord sur les femmes ; il affirmait que si les mères devenaient chrétiennes, la nation entière serait conquise (1). Dans un entretien que j'ai pu avoir avec un missionnaire de l'Eglise anglicane, il soulignait ce fait, et prétendait que l'un des gros

(1) Underwood, *op. cit.*, p. 118.

obstacles opposés au christianisme était la femme. Cela peut paraître extraordinaire si l'on se souvient du peu de cas que les Koréens font de leur femme, mais il est de toute façon intéressant de constater les progrès réalisés dans l'éducation féminine.

Il fallait fournir aux écoles et aux académies les livres dont elles avaient besoin, il fallait garnir les bibliothèques d'ouvrages intéressants et instructifs, il fallait publier des périodiques pour atteindre ceux qui ne viendraient pas dans les bibliothèques ; il fallait en un mot créer toute une littérature. La « Korean religious tract Society » se mit à l'œuvre, aidée par l'imprimerie méthodiste qui permettait de faire paraître des publications en anglais, en unmun et en chinois. Parmi les périodiques, il y en a deux qui ont été longtemps édités par le missionnaire Appenzeller : le « Korean christian advocate », purement religieux, et le « Korean Repository », qui était un journal de civilisation avant tout et cherchait à faire connaître parmi les blancs la réelle existence de la Korée. Depuis 1898, le « Korean Repository » a passé entre les mains du professeur Hulbert et est devenu « The Korean Review ». Dans ce domaine, comme dans les autres, la bonne entente des Sociétés a servi à unir les efforts et à épargner des gaspillages de temps et d'argent : chaque semaine paraît le « Christian news », et une feuille pour les écoles du dimanche

qui est destinée à toutes les Eglises de toutes dénominations.

Dès le début, la traduction de la Bible fut mise en train. Un Comité fut nommé pour diriger ce travail et lui donner de l'unité ; le Nouveau Testament est maintenant achevé, et six ou sept livres de l'Ancien ont paru.

Longtemps les missionnaires ont été seuls pour accomplir toute cette tâche d'éducation, mais à mesure que l'œuvre grandissait, ils trouvaient des aides parmi les Koréens eux-mêmes. A Pyeng-Yang, les Presbytériens, et à Séoul les Méthodistes ont chacun une école de théologie qui fournit des pasteurs. Des laïques nobles et instruits viennent offrir leurs services pour remplir des charges dans l'Eglise, ou dans les différentes organisations qui en dépendent. Le Rév. Gale raconte de quelle façon fut recruté un petit groupe de ces laïques dévoués (1). Dans une prison infecte, croupissaient six jeunes gens accusés avec raison d'être favorables aux réformes d'Occident. Sans jugement, sans condamnation, ils avaient été enfermés et souffraient dans leur orgueil de nobles des humiliations, sans parler des mauvais traitements qu'ils enduraient. Ils nourrissaient des sentiments de vengeance et de haine, quand ils reçurent, au fond de leur cachot, un Nouveau Testament, le «Voyage du Pèlerin», de Bunyan et des traités de Moody.

(1) J.-S. Gale : *Korea in transition*, p. 182.

Des visites fréquentes du Rév. Bunker transformèrent leur prison en véritable chambre haute. Au moment de leur libération, ils avaient reçu une forte instruction religieuse. Avec leur haute position sociale et politique, avec leur sérieuse culture intellectuelle, ces hommes devinrent les chrétiens les plus influents de la capitale. En 1909, l'un, ancien secrétaire de cabinet, est à la tête de la branche religieuse du « Young Men's Christian Association » (Union chrétienne), un autre en est le secrétaire général ; un troisième, ancien chef de police à Séoul, s'occupe des étudiants koréens à Tokio. Tous ont voué leur vie à une activité missionnaire.

Qu'il s'agisse de soigner le corps ou de nourrir l'intelligence, le missionnaire n'a pas atteint son but s'il ne peut parvenir à gagner l'âme, à lui révéler l'amour de Dieu, à lui parler de Christ. Les hôpitaux, les écoles, les livres ne suffisent pas pour toucher toutes les âmes, il faut aussi la prédication. Mais là encore, les formes sont très variables ; citons-en quelques-unes.

Il y a d'abord la prédication du dimanche au temple, telle qu'elle se pratique dans le monde entier. Il y a aussi la réunion plus restreinte dans une salle où tous se sentent libres d'entrer. Un mode très efficace est la distribution de traités ou d'évangiles dans la rue ; un cantique attire les badauds, on leur distribue ce qu'on a et on leur adresse quelques mots, c'est en somme ce

qu'on voit dans les rues de Londres avec l'Armée du Salut. Mais la manière qui pénètre le plus profondément et qui est bien spéciale à la Korée a été appelée « Sarang work » par les missionnaires. « Sarang » est le nom de la chambre réservée aux réceptions dans toute maison koréenne. Là, quelques hommes réunis autour du missionnaire, fument leur pipe et causent, la Bible est ouverte devant eux, et la conversation ne chôme pas, les questions se succèdent rapidement. Mode d'action qui peut paraître bien faible et bien restreint et qui, cependant, a donné les meilleurs résultats. C'est en passant par ces petits groupes, en apparence négligeables, que l'Evangile a conquis ses positions les plus fortes.

Parfois le missionnaire monte sur un de ces terribles poneys et part accompagné de quelques porteurs chargés de livres, et, de village en village, il va faire une grande tournée, prêchant partout où l'occasion se présente.

Sans attendre d'avoir des pasteurs indigènes consacrés, les missionnaires ont utilisé dès l'origine le zèle des convertis. Ils ont appliqué ce qu'ils appellent le « Nevius system ».

D'après cette méthode, chacun demeure à sa place, s'efforce de devenir un ouvrier avec Christ et de vivre Christ dans son milieu. A mesure que l'Eglise se déve-

loppe ainsi, ceux qui paraissent le mieux qualifiés pour propager leur foi sont mis à part. Ce sont ces chrétiens qui sont appelés entraîneurs (leaders). Pour les former et les entretenir, les missionnaires vont aussi souvent que possible en tournée, et une fois par an ils les réunissent sur la station centrale pour suivre une classe biblique pendant deux ou trois semaines. Les églises sont construites au moyen des souscriptions indigènes, et selon l'architecture locale.

Dans son livre « l'Eglise de Christ en Korée », M. Fenwick insiste beaucoup sur l'importance de ces évangélistes indigènes, et sur les avantages qu'ils ont vis-à-vis du missionnaire.

« Aux yeux d'un Koréen, dit-il, le message d'un blanc n'a pas la même valeur que celui d'un Koréen. » Cela peut venir d'une antipathie naturelle de race, et aussi de la difficulté à saisir ce message étrange et mystérieux dans la bouche d'un Occidental. A l'appui de sa thèse, M. Fenwick parle longuement de ses déboires comme prédicateur et des succès merveilleux de ses évangélistes là où il avait misérablement échoué. Après avoir fait ces expériences, il adopta la méthode suivante :

Dans chaque district à évangéliser, il installe un dépôt biblique sous la garde d'un « leader ». Il divise le district en autant de sections qu'il a d'évangélistes, et

il les envoie avec un stock de livres ; ils doivent s'adresser à toutes les maisons, et chercher à atteindre toutes les âmes. Ce travail de colportage et de prédication est répété plusieurs fois et, avec les résultats ainsi obtenus, des groupements sont constitués qui deviendront plus tard des Eglises. M. Fenwick travaille dans le nord, à Wonsan et sur le Tumen ; lorsqu'il eut ainsi un certain nombre d'Eglises établies, il fallut songer à leur donner une organisation. Dans une grande Assemblée, il fut décidé qu'il y aurait dans chaque Eglise des capitaines de dix, de cinquante et de cent, qui auraient pour mission d'assister les diacres chargés de la direction spirituelle et financière de l'Eglise. Au-dessus d'eux seraient les pasteurs et leurs aides pour visiter chaque troupeau ; enfin, à la tête de tous serait un directeur. Chaque district a une assemblée trimestrielle de pasteurs pour étudier la Bible et régler les affaires. Un conclave annuel présidé par le directeur nomme les capitaines, les diacres et les pasteurs.

Telle est l'organisation de la « Church of Christ in Korea ». En somme, le missionnaire dirige de haut et laisse l'œuvre spirituelle aux pasteurs ou diacres indigènes. Nous avons insisté un peu sur cette tentative, car elle présente une certaine originalité et quoique encore bien jeune, elle a déjà donné de très beaux résultats.

Tout en étudiant les différentes méthodes de la mission, nous en avons indiqué au fur et à mesure les résultats, nous voudrions maintenant citer deux ou trois faits. Tout d'abord, deux cas de conversions individuelles ; le premier est rapporté par M. Fenwick et a sa place tout indiquée ici (1) :

« Un diacre, en visite dans une petite ville du nord, entra en rapport avec un chapelier. Cet homme, un rude travailleur, avait eu une ère de prospérité. Mais les Chinois avaient introduit dans cette contrée l'opium anglais et avaient enseigné aux Koréens son usage. Le chapelier était une des premières victimes de ce fléau, il avait commencé à fumer de l'opium sans se douter du mal qu'il se faisait. Les effets de l'opium sont plus graves encore que ceux de la boisson ou du jeu. L'homme, sous l'action de l'opium, devient stupide et cupide ; peu à peu, les organes refusent toute assimilation, la peau sèche et se désagrège, la figure prend la couleur de cendres.

« Le malheureux chapelier en était à ce degré, quand le diacre lui raconta la merveilleuse histoire ; il l'écouta, puis il dit : « C'est inutile, je suis un pécheur. Je n'ai pas seulement violé les lois de Dieu, mais aussi celles de mon pays ; je suis une honte pour ma famille,

(1) Fenwick, *op. cit.*, p. 100 et suiv.

un déshonneur pour ma ville et ma patrie. Ma famille est dans le dénuement, et moi je meurs ». — « Ne parlez pas ainsi, dit le diacre, j'ai un sauveur pour vous. Il brisera votre chaîne et vous rendra libre, et il fera de vous un homme heureux si vous voulez lui permettre d'être votre Sauveur et Seigneur. Voyez, telle est la parole de Dieu. » Ce disant, le diacre ouvrait la Bible et lui révélait l'histoire d'amour, de puissance et de grâce ; puis, au moment de partir, il lui laissait un Evangile. Chaque jour il revenait l'encourager. Le cinquième jour, cet esclave de l'opium lui dit : « Oui, je veux, je veux prendre ce Jésus pour mon Sauveur ». Puis, avec la simplicité d'un enfant, il ajouta : « Il m'a assez aimé pour mourir pour moi. Il sera mon Sauveur, il me guérira et fera de moi son esclave. » En un instant son désir, jamais assouvi, d'opium, disparut complètement, et fut remplacé par un profond dégoût. Au bout de dix jours son corps était transformé, ses forces étaient revenues, et il était de nouveau capable de travailler. Cet homme régénéré fut dans la ville une torche vivante. Sa figure était illuminée d'un reflet divin, et sa voix avait un timbre spécial pour dire à tous quel Sauveur puissant l'avait rendu libre. Son témoignage amena la fondation d'une belle Eglise, dont les membres, malgré les fatigues du travail journalier, se réunissent le soir autour de la Bible et étudient la Parole de vie

jusque tard dans la nuit. Quant au chapelier, il tint bon. »

Le second est rapporté par le Rév. Gifford (1), son ami Moffet, premier missionnaire de Pyeng-Yang, le lui avait raconté. Nous donnons le récit de Moffet en l'abrégeant un peu :

« Quand mon aide Han vint la première fois à Pyeng-Yang pour préparer le terrain avant l'installation d'une station, il prit un stock de livres et descendit dans l'auberge d'un homme nommé Chay, qu'il avait connu autrefois. Grand, maigre, parlant haut et buvant fort, adonné au jeu et à tous les vices, Chay était toujours prêt à jouer un mauvais tour, ou à se quereller avec n'importe qui. Très adroit et rusé, il gagnait beaucoup, mais perdait davantage à boire et à jouer. Son foyer était misérable. Il avait cependant de l'affection pour Han et écoutait volontiers l'histoire étrange que celui-ci racontait ; il s'étonnait de le voir vendre à si bas prix des livres de si belle apparence. Il affirma ensuite que c'était là simple curiosité de sa part.

« Plus tard, lorsque je vins à Pyeng-Yang en quête d'un local, Chay nous servit d'agent et entra en contact plus fréquent avec nous. L'évangéliste Saw fit sur lui

(1) Gifford, *op. cit.*, p. 163 et suiv.

une profonde impression, il n'avait jamais vu de Koréen animé d'un esprit aussi cordial et aussi sincère. Cette fréquentation d'hommes qui ne craignaient ni le ridicule, ni la lutte pour proclamer leur foi l'amena à réfléchir, puis à écouter et à lire avec plus de sérieux. A sa grande surprise, il se sentit réellement intéressé et attiré. Il devint un auditeur assidu aux cultes et aux cours de catéchumènes. Il rencontra de l'opposition, on se moquait de lui, mais il supporta tout bravement, disant qu'il était en train « de faire la doctrine de Jésus ». Ses anciens camarades essayèrent de le faire tomber, l'invitant à jouer et à boire. Sa femme se mit en colère quand il refusa de sacrifier aux esprits de la maison et aux ancêtres, et quand il exigea la destruction de tous les « nids » à esprit. Elle se réjouissait des transformations morales opérées dans son mari, mais elle craignait les démons. Pendant des mois, Chay fut en proie à toutes sortes de tentations, et c'était touchant de l'entendre raconter comment il se précipitait dans une pièce retirée de la maison pour s'agenouiller et demander la force de vaincre.

« Il devint un des sept premiers hommes membres de l'Eglise de Pyeng-Yang ; sa vie spirituelle s'affermissait et son influence gagnait non seulement les siens, mais tous ceux qui entraient dans son auberge. En 1894, les chrétiens de la ville furent inquiétés, il y eut des

arrestations, Chay resta ferme malgré les supplications de ses parents et les menaces d'un agent officiel.

« L'année suivante, Pyeng-Yang fut le théâtre de la guerre sino-japonaise ; Chay emmena sa famille et celle de son frère dans un village de montagne. Là, son zèle apostolique se manifesta parmi les paysans, et la sérénité de sa vie au milieu de cette période troublée gagna définitivement son frère et sa femme qui se convertirent. Elle se mit aussitôt à travailler parmi les femmes du village. Quand la guerre fut finie et qu'ils purent rentrer à la ville, ils laissaient derrière eux un groupe de chrétiens convaincus. »

Nous avons déjà parlé de Séoul et des résultats obtenus dans cette ville par les hôpitaux, les écoles et la prédication. Il nous est impossible de passer en revue toutes les stations depuis Fusan jusqu'au Tumen, mais nous voudrions encore parler de l'expansion du christianisme à Pyeng-Yang parce que ce fut un des points les plus difficiles à conquérir, et parce que c'est là que se manifesta surtout le réveil de 1907. Nous empruntons les renseignements suivants à l'ouvrage de Mrs. Bishop (1), après les avoir vérifiés par les relations des missionnaires ; il nous a paru que sous sa plume ils avaient plus de relief et ne risquaient pas d'être taxés d'exagération :

(1) Bishop, *op. cit.*, p. 346 et suiv.

« Les missions chrétiennes n'eurent d'abord aucun succès à Pyeng-Yang, ville très riche et très immorale. Plusieurs tentatives du christianisme avaient été repoussées avec violence. En six années, les Presbytériens comptaient 28 convertis. Puis, vint la guerre (1894) et la ruine de la ville. Après la guerre, bien des changements se produisirent ; parmi les 28 baptisés étaient quelques hommes dont la mauvaise vie était, avant leur conversion, un fait notoire, et qui maintenant étaient connus pour leur probité. Autour de ce noyau, il y avait 140 catéchumènes, l'église était trop petite pour recevoir ceux qui voulaient entendre la Parole. Sur la station, une trentaine d'hommes s'étaient groupés, envoyés par quinze villages ; ils venaient passer trois semaines auprès du missionnaire pour étudier la Bible et l'expliquer ensuite à leurs camarades. Ils travaillaient tout le jour, et le soir avaient des réunions de prières accompagnées de chants.

« Un jour, quelques hommes arrivèrent de différents villages et demandèrent à être instruits. A la réunion du soir, ils expliquèrent comment un ou deux chrétiens s'étant réfugiés dans leur village, lors de la guerre, ils leur avaient fait comprendre la vanité et la folie du culte des démons et leur avaient appris à connaître le Seigneur du ciel qui hait le mal, mais qui aime les créatures plus qu'un père n'aime ses enfants. Ils dirent leur

embarras, leurs recherches, et comment, dans leur ignorance, ils adoraient chaque jour « Celui qui est le plus grand ». Désireux d'en savoir davantage, leurs villages les avaient envoyés auprès du missionnaire pour être instruits. »

Si maintenant nous voulons caractériser en peu de mots le Koréen chrétien, nous remarquerons d'abord la place toute spéciale qu'occupe la Bible dans sa vie. Répandue largement dans le pays, elle a devancé presque partout le missionnaire et a merveilleusement préparé sa tâche, convainquant chacun de péché et étouffant la crainte des démons. Par une étude sérieuse et continue, le Koréen s'est assimilé ses enseignements et a compris, dans le sens le plus élevé et le plus large, ce que voulait dire le mot de conversion.

Le chrétien koréen est un homme de prière. Les réunions de prières sont très suivies et très vivantes, il arrive parfois que plusieurs prient en même temps à haute voix sans que l'ordre et le recueillement soient troublés. L'attitude de prière, elle seule, est très suggestive : étant assis à l'orientale, l'homme qui veut prier se penche en avant jusqu'à ce que son front touche terre. Dans cette position, qui peut paraître grotesque, entre une idée de respect et de soumission absolue à l'égard de Dieu.

Le chrétien koréen, enfin, est actif et généreux.

Actif, nous l'avons vu répandre autour de lui l'Evangile ; il met à part, selon ses moyens et le temps dont il dispose, un certain nombre de journées, semaines ou mois, pendant lesquels il se consacre entièrement à faire de l'évangélisation. La générosité est un trait naturel de son caractère, elle est poussée chez le chrétien jusque dans ses plus extrêmes limites. Un paysan vendra sa vache pour payer le toit de son église, et s'attellera lui-même à sa charrue pour labourer son champ. Mrs. Bishop, ayant assisté à une collecte à Pyeng-Yang en faveur de l'Inde ravagée par une famine, garde l'impression que la générosité des chrétiens koréens est, toutes proportions gardées, bien plus grande que la nôtre (1).

Il est intéressant, en terminant ce paragraphe, de noter l'hommage rendu par le prince Ito aux missions protestantes, lorsqu'il fut envoyé par le Japon comme Résident-Général à Séoul (2). Il ne se contenta pas de rendre un hommage au travail religieux et éducateur de nos missionnaires, il leur promit aussi son appui, et sa coopération dans leur œuvre.

(1) Bishop, *op. cit.*, p. 347 (note).

(2) Longford, *op. cit.*, p. 295. — Cf. le *Times*, 28 oct. 1907, article de lord William Gascoyne Cecil : « Mission Work in Korea. »

§ 3. *Le Réveil de 1907.*

Dans l'article de l' « International Review of mission » sur l'Eglise de Korée, le Rév. Jones divise son histoire en trois périodes : « Nous sommes, dit-il, dans la troisième période qui débute avec le réveil. Ce grand événement, la naissance spirituelle de l'Eglise indigène en Korée, constitue l'origine de son histoire et de sa tradition spirituelle et lui donne par conséquent un caractère tout particulier (1). » Il nous reste donc à voir ce qu'a été ce réveil. Les documents, malheureusement, sont peu nombreux (2) ; l'article du *Times* présente un intérêt tout spécial, car il émane d'un pasteur de l'Eglise anglicane ; or, cette Eglise est restée étrangère à ce mouvement. Nous extrayons de cet article les passages essentiels :

« A Pyeng-Yang était réunie une classe biblique pour l'instruction des chrétiens disséminés. Le président était un Américain d'origine écossaise, de tempérament froid. Ces détails ont de l'importance, car ce qui va suivre diffère en tous points de ces manifestations religieuses où l'émotion joue le rôle principal.

(1) *International Review of Missions*, juillet 1912, p. 416.

(2) *The Times*, 28 octobre 1907 : « Mission Work in Korea », par Rev. lord William Gascoyne Cecil.

Mrs Underwood : *15 Years among the Top-Knots*, chap. XIX. New-York, 1908.

J.-S. Gale : *Korea in Transition*, chap. VII.

G. Davis : *Korea for Christ*, chap. X, Londres, 1911.

« La première semaine, tout se passa normalement ; juste le dernier jour, à la surprise des missionnaires, un Koréen se lève et demande la parole ; il a, dit-il, la conscience trop chargée pour pouvoir rester en paix. Cette interruption causa un certain malaise au président de la réunion, il accorda cependant la parole. Il s'agissait d'un sentiment de haine à l'égard du missionnaire, à la suite d'une légère réprimande de sa part. Le missionnaire assura le pécheur repentant de son pardon et il se mit à prier. A peine avait-il prononcé deux paroles qu'une puissance, semblable à une tourmente, s'empara de l'Assemblée ; les scènes qui s'ensuivirent furent terrifiantes, au dire des Européens. Tous les assistants étaient saisis d'angoisse ; chacun voyait surgir ses péchés, condamnant sa vie. Les uns se jetaient à terre et libéraient leur conscience en avouant leurs fautes ; d'autres restaient silencieux, se tordant les poings, et frappant leur tête contre le sol, ils luttaient contre cette puissance qui les obligeait à se confesser en public. De 8 heures du soir à 2 heures du matin, ces scènes se reproduisirent. Les missionnaires assistaient impuissants à cette prodigieuse manifestation de force. La réunion fut interrompue, mais personne ne put dormir, et la plupart restèrent à prier toute la nuit. Le jour suivant, même angoisse, mêmes luttes, mêmes confessions et ainsi pendant plu-

sieurs jours. Les missionnaires écoutaient l'énumération de tous ces péchés, le cœur à la fois navré et reconnaissant. Il y avait des crimes affreux, d'autres infimes. Chaque fois que l'aveu pouvait être suivi de réparation, elle ne se faisait pas attendre. Un homme vendit sa maison pour rembourser de l'argent qu'il avait détourné, et resta sans abri. La confession publique de ces nombreux péchés, au lieu de déprécier le christianisme aux yeux des païens, comme on le craignait, les impressionna au contraire très vivement en sa faveur ; car, disaient-ils, il faut que cette religion soit bien forte pour contraindre ces hommes à faire des aveux, alors que les tortures mêmes n'y seraient pas parvenues ! »

Lord Cecil termine son article en comparant cette étrange manifestation de l'Esprit à celle qui a précédé le grand mouvement de John Wesley.

Voyons maintenant les récits de Mrs. Underwood et du Rév. Gale, qui vont de pair. Nous constaterons certaines différences avec l'article du *Times :*

En 1905, le Dr Hardie et d'autres missionnaires furent comme baptisés du Saint-Esprit et saisis d'un profond sentiment de péché. Leur expérience gagna les indigènes, et toute la communauté vécut dans une atmosphère de paix et redoubla de zèle. Ces faits furent bientôt connus dans le pays, et en même temps parvenaient les récits impressionnants de ce que Dieu accom-

plissait au Pays de Galles, aux Indes, et sur d'autres points du globe. Il y eut comme un frémissement qui passa sur toutes les âmes chrétiennes. « Bénis-moi, même moi, oh ! mon Père ! » était leur prière constante.

Peu après, un missionnaire presbytérien envoyait à tous ses collègues de toutes dénominations une circulaire dans laquelle il les engageait à prier journellement pour l'effusion du Saint-Esprit sur les missionnaires, sur les chrétiens indigènes, et sur les païens de Korée. A la suite de cet appel, des réunions de prières s'organisèrent un peu partout.

A Mokpo, dans le sud, en octobre 1906, au cours de réunions tenues par M. Gerdine, il y eut plusieurs manifestations spirituelles. Voici ce que rapporte un témoin : « La Parole était comme un scalpel mettant à nu les péchés secrets et les cancers cachés de l'âme. Des hommes forts pleuraient comme des enfants, confessant leurs péchés et, à mesure que la paix de Dieu revenait dans leur cœur avec le pardon, leur figure s'illuminait et l'Eglise entière entonnait des chants de triomphe. »

En août 1906, les missionnaires de Pyeng-Yang se réunirent en conférence pour raffermir leur propre vie spirituelle. Le Dr Hardie y assistait et Mr. Lee écrit que le désir de voir Dieu régner en maître sur leur vie s'emparait de leur cœur. Le mouvement était en marche, pendant l'hiver on vit qu'il se préparait quelque chose

d'extraordinaire. Les chrétiens n'étaient pas seulement en prière mais au travail ; même ceux qui ne s'étaient jamais beaucoup dépensés, allaient dans les campagnes et passaient plusieurs jours ou semaines à prêcher et à enseigner la Parole aux païens. Des lettres arrivaient à Séoul demandant plus de traités, plus de livres, et surtout des Bibles. Aux environs de Noël, des hommes de la campagne vinrent pour une classe biblique. Le 6 janvier au soir commencèrent des réunions publiques dans la grande église centrale, qui fut réservée aux hommes, tandis que les femmes se réunissaient dans d'autres locaux. Chaque soir, l'église était remplie d'hommes. Les réunions grandirent en puissance jusqu'au samedi, qui fut le meilleur jour de la semaine. Dimanche soir, la bénédiction attendue ne vint pas, mais le lundi soir, la merveilleuse manifestation de la présence de Dieu arriva.

Comme à Wonsan et à Mokpo, la conviction de péché tenaillait les cœurs et poussait à la confession. Des hommes pleuraient, gémissaient, frappaient leur poitrine, tombaient à terre. Mr. Lee, parlant d'un homme qui se confessait, dit : « D'une voix brisée, il commença à prier, sa prière était telle que je n'en avais jamais entendu d'autre auparavant. Nous avions la vision d'un cœur humain mis à nu devant son Dieu. En priant il pleurait. En fait, il ne pouvait pas contrôler

ses paroles, et tandis qu'il pleurait, l'assemblée versait aussi d'abondantes larmes. Il nous semblait que nous étions en présence du Dieu vivant. »

Lundi, mardi et mercredi soir, mêmes manifestations, même effusion de l'Esprit. « Ce fut un temps de prière comme nous n'en avons jamais vu avant », écrivait M. Hunt.

Ce travail spirituel gagna bientôt les écoles ; il y avait entre elles une rivalité amère, source de dissentiments continuels. Par l'action de l'Esprit, elles devinrent animées d'un sentiment d'amour les unes envers les autres. A propos de l'école supérieure des filles, Mrs. Bernheisel écrit : « L'Esprit de Dieu tomba littéralement sur nous, et nous ne pouvions nous empêcher de pleurer et de confesser nos péchés. » Le collège de Pyeng-Yang se trouvait en vacances à ce moment-là ; cependant, chaque jour, à 4 heures, les garçons qui étaient dans la ville se réunissaient. Personne ne chercha à les diriger, cela, du reste, eût été impossible. Tous étaient dans un état de prostration profonde, et ceux qui n'avaient pas encore reçu le pardon étaient dans une agonie de repentance. Ils frappaient de temps en temps leur front contre terre. Toute force de résistance une fois brisée, ils confessaient leurs péchés en sanglotant.

A l'ouverture du collège, le programme ordinaire fut négligé et la première semaine entièrement consacrée

à l'étude de la Bible et à la prière ; chaque soir, un service spécial unissait toutes les écoles de la ville. A la première de ces réunions communes, sur les 300 garçons environ présents, il n'y eut que quelques cas de confession et de repentance publique. La plupart restaient froids. Ceux qui avaient été bénis passèrent la journée suivante et même la nuit à prier.

A la réunion du second soir, avant que le président ait pris place, la marée des prières commença à monter et, bien que trois jeunes gens se soient levés les uns après les autres pour prier, leur voix n'était pas entendue au milieu du tumulte des intercessions et des supplications. Tandis que les prières continuaient à monter, la salle retentissait des cris, des pleurs et des gémissements de ceux qui tombaient la face contre terre pour s'humilier.

A cette réunion et aux deux suivantes, on remarqua que la plupart des étudiants étaient presbytériens, et que les méthodistes n'avaient pas encore été atteints. Leur évangéliste, homme très remarquable, avait été dès le début opposé à l'union dans les écoles ou dans tout autre activité, et il avait usé de son influence pour l'empêcher. Il désirait pour son troupeau une bénédiction spéciale, et quand il vit qu'elle était accordée d'abord aux Presbytériens, il fut jaloux et mécontent.

On craignit qu'il ne fît usage de son influence pour

jeter le discrédit sur le mouvement, soit dans sa prédication, soit dans sa classe. Des prières spéciales furent faites pour lui par des indigènes et des blancs des deux dénominations. Le vendredi soir, les méthodistes furent atteints ; une bande de jeunes gens qui s'étaient promis de s'opposer à ces influences, abandonnèrent toute velléité de résistance et demandèrent la grâce du Seigneur. A minuit, il y en avait cinquante debout, attendant leur tour de confesser leurs péchés. Pendant la soirée, beaucoup d'entre eux se jetaient aux pieds de l'évangéliste et confessaient qu'ils avaient eu tort de suivre son influence. Lui-même fut convaincu de son erreur ; à la fin de la réunion, cet homme fier était en larmes dans les bras des missionnaires, s'accusant de froideur et de jalousie. Pendant les services qui suivirent, il n'y eut plus de résistance contre l'Esprit Saint. Alors le Seigneur commença à répandre ses bénédictions sur les méthodistes, et les mêmes manifestations merveilleuses se produisirent dans leur Eglise.

Les femmes, réunies dans des locaux à part, furent plus lentes à entrer dans le mouvement. A la fin de la classe biblique, des réunions furent tenues spécialement pour elles dans la grande église, et bientôt elles furent saisies par la puissance spirituelle. L'intensité de leur sentiment de culpabilité devint telle que beaucoup tombaient évanouies.

En dehors de Pyeng-Yang, ces manifestations se produisaient aussi, quoique avec moins de force.

M. Clark écrit de Séoul (février 1907) :

« Un travail merveilleux s'est accompli par l'Esprit saint dans le cœur des chrétiens. Toute la ville l'a remarqué et en a été émue. Des réunions vivantes ont été tenues dans toutes les églises. Elles ont été remuées comme jamais auparavant, purifiées comme par le feu. Maintenant, sous la direction de l'Esprit, elles vont au dehors pour atteindre les indifférents et les incrédules. Les trois congrégations de la ville n'ont jamais été si unies, l'année a été remarquable. »

En terminant ce trop rapide paragraphe sur le réveil, faisons quelques observations sur ces curieuses manifestations.

1° Son origine est très authentiquement koréenne. Nous avions cru d'abord pouvoir le considérer comme une suite du réveil gallois, mais d'après les derniers renseignements que nous avons recueillis auprès de M. H. Bois, il n'en est rien. Les Koréens ont eu connaissance du réveil au Pays de Galles et aux Indes, mais le leur était déjà en marche. Mais, si koréenne que soit son origine, le réveil de 1907 semble bien se souder à cette grande vague spirituelle que M. H. Bois décrit dans le premier chapitre de son ouvrage sur le Réveil au Pays de Galles. La circulaire envoyée par le mission-

naire presbytérien à ses collègues pour leur demander de prier pour un réveil en eux et dans le pays, fait songer à la carte remise par un pasteur anglais à M. H. Bois et sur laquelle nous lisons cette requête : « Seigneur, envoie un Réveil et commence au dedans de *moi* pour l'amour de Jésus. Amen. »

2° Le Réveil n'a pas été préparé autrement que par la prière et par une consécration plus profonde des missionnaires. Il n'y a pas eu d'appels impressionnants, remuant l'émotivité de la foule ou des individus beaucoup plus que leur conscience. Les missionnaires n'ont pas « poussé à la roue », si je puis m'exprimer ainsi. Cela explique la remarque au début de l'article du *Times*. Lord Cecil a l'air de dire que les missionnaires ont été étonnés. Ils ne s'attendaient peut-être pas à certaines manifestations extérieures, mais comment auraient-ils été étonnés d'obtenir une chose pour laquelle ils priaient depuis plusieurs années : le réveil des Eglises ?

3° Une chose frappe dans ce réveil. C'est le sentiment intense de culpabilité et la confession publique des péchés. Il y avait là un entraînement, une contagion qui gagnait même les plus hostiles et les plus froids. Les réunions atteignaient quelquefois un diapason tel que des horreurs étaient dites en public, cela surtout en Mandchourie et en Chine, où le réveil koréen s'était

propagé. Il est permis de se demander si un résultat semblable est souhaitable dans une Eglise, et si de pareilles confessions publiques sont, même au point de vue religieux, légitimes et bonnes.

4° Dans son ensemble, le réveil marque réellement un étape dans l'Eglise de Korée ; après une période de grande expansion du christianisme, il était nécessaire de travailler en profondeur parmi les chrétiens, et à ce point de vue, les résultats du réveil ont été bénis. Après cette grande secousse, l'Eglise a repris sa marche en avant. Tout récemment s'est formé un Comité dont le mot d'ordre est : « Un million d'âmes pour Christ ».

Nous n'avons pu recueillir de renseignements très précis sur ce mouvement. Sa formation suffit à montrer que le zèle missionnaire de l'Eglise de Korée n'est pas près de s'éteindre.

CONCLUSION

Dans cette rapide étude, nous avons essayé de faire connaître ce pays et ce peuple demeurés si longtemps voilés. A mesure que nous pénétrions davantage l'âme de cette race, elle nous paraissait toujours plus attachante. A travers les récits de ceux qui ont voyagé en Extrême-Orient, nous avons deviné le charme de cette nature et nous avons senti la douceur de ceux qui l'animent.

Ballottées entre la Chine et le Japon, les destinées politiques de la Korée ont été éminemment tragiques et ont eu un contre-coup sur la nation tout entière. Abaissée, humiliée, elle a voulu, elle veut encore se ressaisir, regagner sa personnalité. Elle a compris que cet idéal, les religions d'Orient les plus pures ne parviendraient à le lui faire atteindre. Alors elle s'est tournée vers le christianisme, et cette nation qui semblait vouée à une disparition plus ou moins lente, grâce à son acceptation enthousiaste du christianisme, est appelée à jouer un rôle important dans les destinées de l'Extrême-Orient. Un tel pays et un tel peuple sont dignes d'attirer l'attention des chrétiens d'Occident.

EPITHÈSES

I

« La Bible est le livre où se manifeste avec le plus de pureté la Révélation de Dieu à l'homme. Jésus-Christ parce qu'il fut saint, et que la Révélation divine pouvait sans s'altérer jaillir sans cesse de sa conscience sans cicatrice, Jésus-Christ est le grand, le suprême Révélateur de Dieu. »

(Jean Benoit.)

II

En terre missionnaire plus que partout ailleurs l'entente doit et peut s'effectuer entre tous les chrétiens. La Korée en est un exemple vivant.

III

La méthode missionnaire ne peut être une et immuable, elle doit être souple et savoir s'adapter au milieu.

IV

La formation des pasteurs indigènes dans les missions d'Extrême-Orient est un des moyens les plus sûrs et les plus rapides de gagner les âmes.

V

Les missionnaires ont parfois le tort de vouloir trop européaniser les peuples au milieu desquels ils travaillent.

VI

La mission loin d'être un appauvrissement pour l'Église est au contraire une source de richesses.

VII

« Seule une vision tragique de la situation présente rendra l'Église capable d'évangéliser le monde non-chrétien. »

(John Mott.)

Montauban, le 22 novembre 1913.

Le Président de la soutenance,
Henri Bois.

Vu :
Le Doyen,
E. Doumergue.

BIBLIOGRAPHIE

BISHOP : *Korea and her Neighbors*, New-York, 1897.
HULBERT : *The Passing of Korea*, New-York, 1906.
J.-S. GALE : *Korean Sketches*, New-York, 1898.
— *The Vanguard*, New-York, 1904.
— *Korea in Transition*, New-York, 1909.
BOURDARET : *En Corée*, Paris, 1904.
DUCROCQ : *Pauvre et Douce Corée*, Paris, 1904.
H. ALLEN : *Things Korean*, New-York, 1908.
J.-H. LONGFORD : *The Story of Korea*, Londres, 1911.
H. UNDERWOOD : *The Call of Korea*, New-York, 1908.
MRS. UNDERWOOD : *Fifteen Years among the Top-Knots*, New-York, 1908.
NOBLE : *Ewa, A Tale of Korea*, New-York, 1906.
BAIRD : *Daybreak in Korea*, New-York, 1909.
GIFFORD : *Every-day Life in Korea*, New-York, 1898.
JONES : *Korea. The Land, People and Customs*, Cincinnati, 1907.
GRIFFIS : *The Hermit Nation*.
HAMILTON : *Korea*, Londres, 1904.
CH. DALLET : *Histoire de l'Eglise de Corée*, Paris, 1874.
ROSS : *History of ancient and modern Korea*, 1880.
GEORGES DAVIS : *Korea fort Christ*, Londres, 1911.
FENWICK : *The Church of Christ in Korea*, Londres, 1911.
C. TAYLOR : *Koreans at Home*, Londres, 1904.
JEAN PERRY : *Chilgoopie The Glad*.
— *Uncle Mac The Missionnary*.
GUTHAPFEL : *The Happiest Girl in Korea*, New-York, 1911.

MOOSE : *Village Life in Korea.*
WAGNER : *Kim-Su-Bang.*
— *Pokjumie.*
GRIFFIS : *A Modern Pioneer in Korea (life of Appenzeller)*, Londres, 1912.
J. MOTT : *L'Heure Décisive des Missions chrétiennes*, St-Blaise, 1912.
OPPERT : *A Forbidden Land*, Londres, 1880.
LOWELL : *The Land of the Morning Calm*, Londres, 1886.
CAVENDISH : *Korea and the sacred White Mountain*, Londres, 1894.
CURZON : *Problems of the Far East*, Londres, 1896.
COURANT : *Bibliographie Coréenne*, Paris, 1911.
MACKENZIE : *The Tragedy of Korea*, London, 1908.

Périodiques.

The Korea Mission Field, The Tract House, Seoul.
The Morning Calm, Spottiswoode, New Street sq., Londres.
The Korean Repository.
The Korean Review.

Articles de Revue.

Presbyterian and Methodist Missions in Korea Jones The International Review of Missions, July 1912.
D'après Poole's *Index to periodical literature :*

Années 1882-1881.

Corea Glimpse of (C. A. BRIDGE), Fortnightly Rev. 25 : 96.
— *Oppert's voyage to* (S. W. WILLIAMS), New England magazine, 39 : 509.
— *Visit to Chambers journal*, 57 : 598.
— *What shall we do with?* (W. SPEER), Galaxy, 13 : 303.
Corean church Early Days of (F. GOLDIE), Month, 24 : 205, 231.
— *Modern History of* (F. GOLDIE), Month, 25 : 281.

Années 1882-1887

Corea and its society, London Soc. 42 : 521.
— *by native artists* (O. T. Mason), Science 8 : 115.
— *Ethnology of* (A. H. Keane), Nature 26 : 344.
— *Medical science in* (W. E. Griffis), Overland n. s. I : 44.
Coreans The (A. H. Keane), Nature, 26 : 344.

Années 1887-1892.

Corea and the Coreans (J. B. Bernadon), National Geography magazine, 2 : 231.
— *Art and the monastery in* (C. Chaillé-Long), Cosmopolitan magazine, 9 : 73.
— *The Hermit Land Chamber's journal*, 65 : 209.
— *Trip to* (J. D. Rees), Asia R. 3 : 356.
Coreans at Home (F. G. Carpentier), Cosmopolitan mag. 6 : 381.

Années 1892-1896.

Corea (A. Michie), Asia R. 14 ; 317.
— *and its People, Notes on* (H. S. Saunderson), Anthrop. Journal, 24 : 299.
— *Dolmens and other antiquities of* (W. Goevland), Anthrop. Journ. 24 : 316.
Corea Mountains and Mountainers of (C. W. Campbell), Popular science monthly, 41 : 229.
— *Mourning and Burial, Rites of* (E. B. Landis), Anthrop. Jour. 25 : 340.
— *Past Present and Future* (W. E. Griffis), Chantanquan, 22 : 461.
— *Procession of the King*, Saturdy Review, 78 : 502.
— *Royal reception in*, Chamber's Journal, 70 : 761.
— *Village scene in* (A.-L. Craig), Chantanquan, 16 ; 332.
Corean Customs and notions (T. Watters), Folk-Lore, 6 : 82.
— *Games, Culin on* (F. Stan), Dial, 20 : 302.

Années 1897-1902.

Korea (E. H. Parker), Fortnightly Rev., 69 : 224.
— *and the Koreans* Scot. Rev., 31 : 217.
Korea Clan organization in (W. Hough), American Anthrop, I : 150.
— *Enfranchissement of* (H. B. Hulbert), North American Rev. 166 : 708.
— *Rhymes of the children of* (E. B. Landis), Journal American Folk-Lore, 11 : 203.
Korean beliefs (J. S. Gale), Folk-Lore, 11 : 325.
— *Inventions* (H. B. Hulbert), Harper's monthly magazine, 99 ; 102.

Années 1903-1907.

Korea Impression of (R. J. Faner), Nineteenth Century, 54 : 919.
— *Unhappy* (A. J. Brown), Century magazine, 46 : 147.
Koreans Character of the (Y. Noguchi), National magazine (Bost.), 20 : 465.

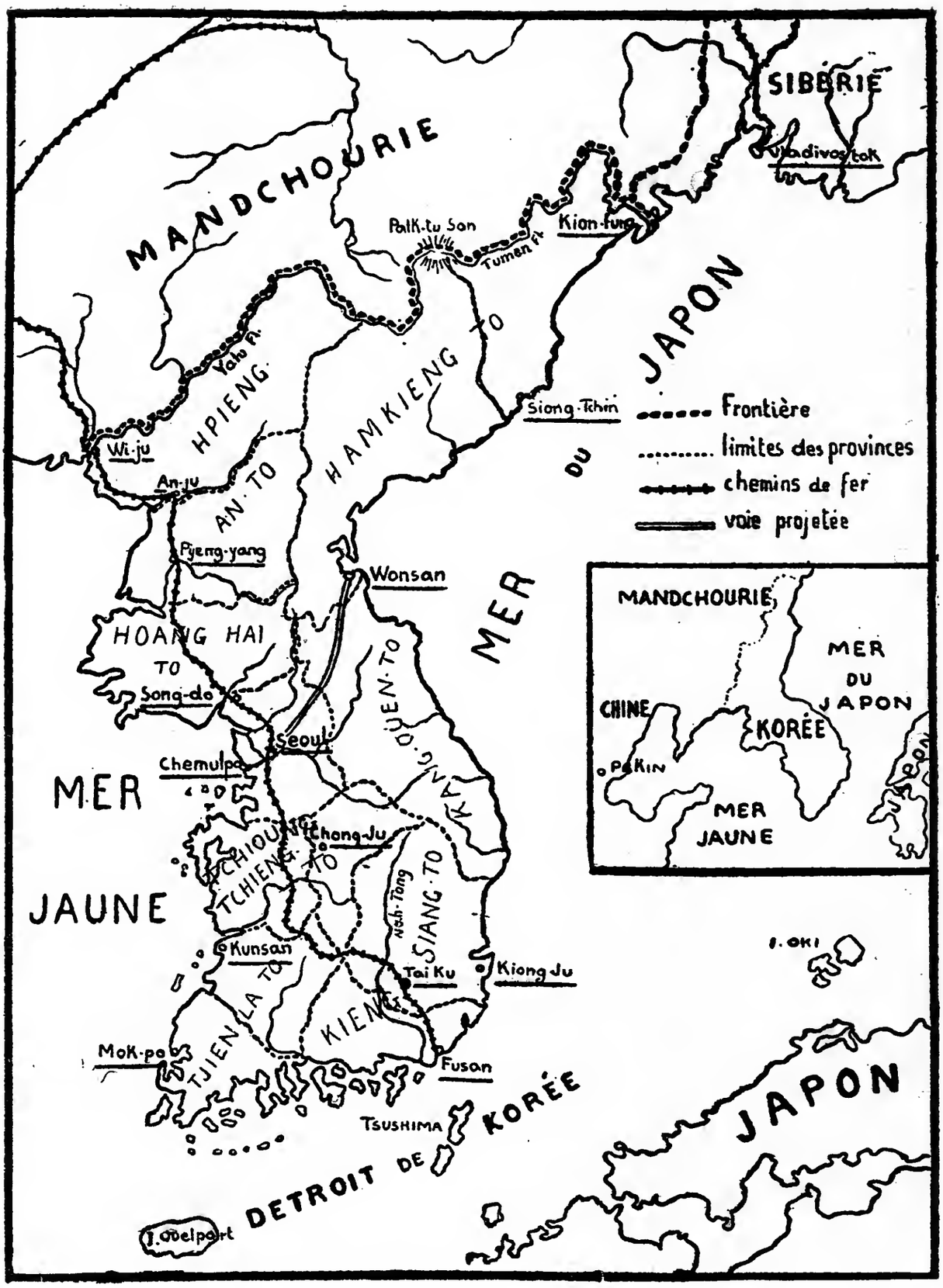
MANDCHOURIE
SIBÉRIE
Vladivostok
Paik-tu San
Tumen R.
Kian-tung
Yalu R.
HPIENG
HAMKIENG TO
Siong-Tchin
MER DU JAPON
Frontière
limites des provinces
chemins de fer
voie projetée
Wi-ju
An-ju
AN-TO
Pyeng-yang
Wonsan
HOANG HAI TO
Song-do
Seoul
Chemulpo
MER JAUNE
TCHIOUEN-TO
Tchong-Ju
TCHIENG-TO
Nak-Tong
SIANG-TO
Kunsan
Tai Ku
Kiong Ju
TJIEN LA TO
KIEN
Mok-po
Fusan
TSUSHIMA
DETROIT DE CORÉE
I. Oelpart
I. OKI
JAPON
MANDCHOURIE
MER DU JAPON
CHINE
KORÉE
PÉKIN
MER JAUNE

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 5

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

LE PAYS

§ 1. Géographie 7
§ 2. Histoire. 23

CHAPITRE II

LE PEUPLE

§ 1. Race, vie sociale, mœurs 35
§ 2. Croyances religieuses. 49

SECONDE PARTIE

LE CHRISTIANISME

CHAPITRE I.

MISSION CATHOLIQUE. 59

CHAPITRE II. — **MISSION PROTESTANTE**

§ 1. Origines, première période, organisation 67
§ 2. Méthodes et résultats. 73
§ 3. Réveil de 1907. 91
Conclusion 103
Epithèses. 105
Bibliographie 107

S. G. I., Paris.

YALE UNIVERSITY LIBRARY
3 9002 02964 8665

MS2
D385c

DATE DUE

MS2
D385c

Delpech, Jacques
AUTHOR

Le christianisme en Korée.
TITLE

DATE DUE	BORROWER'S NAME
DEC 9 '66	Bindery
APR 9 '67	Marlyne Cain

Yale Divinity Library
New Haven, Connecticut